



~~2280~~

1

0

945

Bockbinderij Drukkerij
RUSTENBURG
Tel.72 17 78 Amsterdam

Bibliotheek Universiteit van Amsterdam



01 2969 1234

N^o 2894

226

G 34

RÉVOLUTION

DE

L'AMÉRIQUE.

P A R

M. L'ABBÉ RAYNAL,

AUTEUR DE L'HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET
POLITIQUE DES ÉTABLISSEMENS, ET DU
COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX
INDES.



A LONDRES,

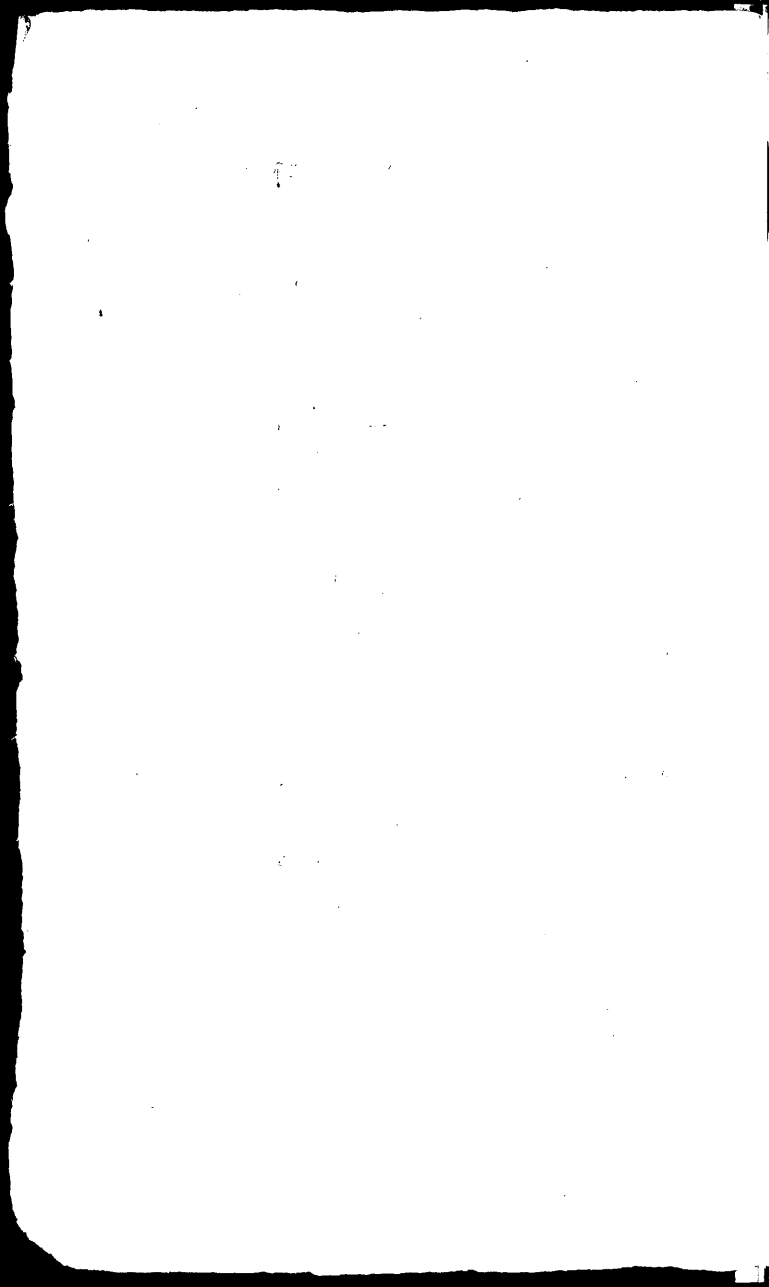
Chez LOCKYER DAVIS, Holbourn.

& se vend

A LA HAYE,

Chez P. F. GOSSE, Libraire de la Cour.

M. D. CC. LXXXI.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'HISTOIRE philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes, par M. l'Abbé RAYNAL, est certainement un des plus beaux ouvrages qui ayent paru depuis la renaissance des lettres, & peut-être le plus instructif de ceux que nous connoissons. C'est une production, dont on n'avoit point de modèle; & qui pourra bien en servir un jour. Le public souhaitoit avec impatience ce supplément, attendu depuis si

long temps, qui devoit traiter des démêlés de la Grande-Bretagne avec ses colonies. L'Editeur, dans le cours de ses voyages, a eu le singulier bonheur de se procurer une copie de cet excellent traité, qui n'a pas encore paru dans l'étranger. Il se flatte que l'illustre historien aura quelque indulgence pour un homme, qu'aucune considération n'auroit pu engager à donner, sans son aveu, cet écrit au public, s'il n'eut été intimément persuadé que les raisonnemens solides dont il est rempli, pourront dans ce moment de crise, être de quelque service à cette patrie qu'il aime & chérit avec une ardeur, qui ne le cède qu'à cette flamme d'un ordre supérieur, dont brule l'écrivain philanthrope, pour la liberté

& pour le bonheur de toutes les nations de la terre. L'éditeur ne donne pas seulement ce brillant morceau tel qu'il a été composé en François ; il en publie aussi la traduction en Anglois, en faveur de ceux qui n'entendent pas la première de ces langues, ou de ceux auxquels elle n'est pas très familière. Il souhaite que la copie ait quelque chose de la chaleur, de la grace, de la force, & de la dignité de l'original.

Il doit avertir que l'auteur a évalué les monnoies en livrestournois, & qu'il estime la livre sterling vingt deux livres dix sols.

On ose croire qu'indépendamment de cet esprit de bienfaisance qui caractérise ce traité historique & philosophique, la profondeur des vues politiques, le

jugement exquis , & même les salutaires sarcasmes dont il est assaisonné , ne sauroient être présentés plus à propos , à ceux pour qui il est principalement destiné. Il paroît aujourd'hui que le vœu général de la nation , & même son attente , sont , que le Parlement , avant la fin de sa séance , prenne enfin , si toutefois il en est encore temps , des mesures efficaces pour terminer les dissensions dénaturées & honteuses qui ont si cruellement déchiré le sein de la mère patrie & ses colonies ; dissensions au milieu desquelles , les peuples , (ainsi que l'a très bien observé l'auteur d'un projet d'accommodement fondé sur la justice & sur la générosité) se voyent dépouillés de part & d'autre de leurs plus chers avantages ,

& où le sacrifice forcé de leur félicité mutuelle, est suivi de la misère, & du mépris des nations.

L'éditeur desire, avec une sollicitude proportionnée à l'importance du sujet, que quelques uns de ceux de ses concitoyens qui cultivent les lettres, sous un gouvernement aussi favorable à la liberté de penser, que l'est celui de la Grande Bretagne, veuillent entrer dans la carrière, qui leur est ouverte par l'Académie de Lyon, dans l'avertissement qui suit : il seroit au comble de ses vœux, si la palme du génie étoit adjudgée à l'un des écrivains de ce peuple, si renommé pour son éloquence, & qu'il se flatte de voir bientôt reprendre sa supériorité dans les armes, quand une fois les malheureuses querelles,

qui l'ont divisé de ses colonies, auront fait place à un amour mieux entendu de la patrie. Il offre à tous ceux qui se sentiront assez de forces pour traiter ce grand fujet, & qui n'auroient pas la facilité d'envoyer leurs compositions à l'adresse indiquée, de les faire passer à Lyon, franc de port, pourvu qu'elles foyent remises à son libraire M. Lockyer Davis, avant le premier Decembre 1782.

A Londres, le 5 Mars 1781.

AVER.

AVERTISSEMENT

DE L'ACADÉMIE

DES SCIENCES BELLES LETTRES ET ARTS

DE LYON.

M. L'ABBÉ RAYNAL, après avoir éclairé les hommes par ses écrits, a voulu leur procurer encore de nouvelles lumières, en excitant l'émulation. Associé aux travaux de l'Académie de Lyon, il a proposé à cette compagnie, d'annoncer deux sujets de Prix, dont il a fait le fonds, pour être distribués par elle, aux Auteurs qu'elle jugera avoir le mieux rempli les vues du programme.

L'Académie a accepté cette offre avec reconnoissance, & s'empresse de publier les deux sujets.

Le premier sujet, proposé pour l'année 1782, se rapporte exclusivement aux manufactures & à la prospérité de la ville de Lyon; & quoique dicté par les vues les plus judicieuses & les plus patriotiques, on se dispense de le donner ici, son objet étant purement local & borné, & n'ayant pas, comme celui du second, un rapport direct & immédiat avec les intérêts de l'humanité.

POUR L'ANNE'E 1783.

L'ACADEMIE propose le sujet qui suit.

La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain?

*Si en est résulté des biens , quels
sont les moyens de les conserver & de
les accroître?*

*Si elle a produit des maux , quels
sont les moyens d'y remédier?*

Le Prix consiste en une somme
de 1200 livres, qui sera remise à
l'auteur couronné, ou à son Fondé
de procuration.

CONDITIONS.

Toutes personnes, de toute nation , pourront concourir pour ce Prix, excepté les Académiciens tutélaires & les vétérans ; les Associés y seront admis. Les auteurs ne se feront connoître ni directement, ni indirectement ; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté qui contiendra la même

devise leurs noms & les lieux de leur résidence.

Vu l'importance du sujet, l'Académie ne fixe aucunement l'étendue des mémoires, & se contente d'inviter les auteurs à les écrire en François ou en Latin.

Aucun ouvrage ne sera admis au concours, passé le premier Février 1783. L'Académie proclamera le Prix, la même année, dans son assemblée publique, après la Fête de Saint Louis.

Les paquets seront adressés, francs de port, à Lyon,

A M. LA TOURRETTE, *noies*,
Secrétaire perpétuel pour la Classe
des Sciences, Rue Boissac; ou

A M. DE BORY, *Secrétaire per-*
pétuel pour la classe des Belles-
Lettres, Rue Boissac; ou

(xiii)

A M. AIMÉ DE LA ROCHE,
*Imprimeur-Libraire de l'Académie,
maison des balles de la Grenette.*

Signé,

LA TOURRETTE,
Secrétaire perpétuel.

A Lyon, le 5 Septembre 1780.

T A.

1870
1871
1872

1873

A T

TABLE DES MATIERES.

ÉTAT de détresse où se trouve l'Angleterre.	
1763	1
L'Angleterre appelle ses colonies à son secours	3
L'Angleterre exige de ses colonies ce qu'il ne falloit que leur demander	13
Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par les colonies	18
Les colonies étoient en droit de se séparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement	31
Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorsqu'elle vit la fermentation de ses colonies	57
L'Angleterre se détermine à réduire ses colonies par la force	73
Les colonies rompent les liens qui les unissoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes	86
La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre	97
	Pourquof

Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglois du continent Américain	116
La France reconnoit l'indépendance des Etats - Unis. Cette démarche occa- sionne la guerre entre cette couronne & celle d'Angleterre	123
L'Espagne, n'ayant pas réussi à réconcilier l'Angleterre & la France, se déclare pour cette dernière puissance	147
Quelle doit être la politique de la maison de Bourbon si elle est victorieuse	156
Quelle idée il faut se former des treize pro- vinces confédérées	162

RÉVOLUTION

DE

L'AMÉRIQUE.

L'ANGLETERRE sortoit d'une longue Etat de
& sanglante guerre, où ses flottes avoient détresse où
arboré le pavillon de la victoire sur toutes se trouve
les mers ; où une domination déjà trop l'Angle-
vaste s'étoit accrue d'un territoire immense terre.
dans les deux Indes. Cet éclat pouvoit en 1763
imposer au-dehors : mais au-dedans la nation
étoit réduite à gémir de ses acquisitions &
de ses triomphes. Ecrasée sous le fardeau
d'une dette de 3,330,000,000 liv. qui lui
côûtoit un intérêt de 111,577,490 liv., elle
pouvoit à peine suffire aux dépenses les
plus nécessaires avec cent trente millions
qui lui restoient de son revenu ; & ce revenu ;
loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une
consistance assurée.

Les terres restoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un tems de paix. On avoit mis de nouvelles taxes sur les maisons & sur les fenêtres. Le contrôle des actes pesoit sur tous les biens fonds. Le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer : tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amusement payoit plus qu'on ne l'auroit cru possible. Pour se dédommager du sacrifice qu'il avoit fait à la conservation des citoyens, en prohibant les liqueurs spiritueuses, le fisc s'étoit jetté sur la drèche, sur le cidre, sur la bière, sur toutes les boissons à l'usage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien qui ne fût accablé de droits à l'entrée & à la sortie. Les matières premières & la main-d'œuvre étoient montées à si haut prix dans la Grande-Bretagne, que ses négocians se voyoient supplantés dans des contrées où ils n'avoient pas même éprouvé jusqu'alors de concurrence. Les bénéfices de son commerce avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuel-

fement au-dessus de cinquante six millions ; & de cette balance il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des sommes placées par les étrangers dans ses fonds publics.

Les ressorts de l'état étoient forcés. Les muscles du corps politique éprouvant à la fois une tension violente, étoient en quelque manière sortis de leur place. C'étoit un moment de crise. Il falloit laisser respirer les peuples. On ne pouvoit pas les soulager par la diminution des dépenses. Celles que faisoit le gouvernement étoient nécessaires, soit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de sang, au prix de tant d'argent ; soit pour contenir la maison de Bourbon, aigrie par les humiliations de la dernière guerre, par les sacrifices de la dernière paix. Au défaut d'autres moyens pour fixer, & la sécurité du présent, & la prospérité de l'avenir, on imagina d'appeler les colonies au secours de la métropole. Cette vue étoit sage & juste.

Les membres d'une confédération doivent toutes contribuer à sa défense & à sa splendeur, selon l'étendue de leurs facultés, puisque ce n'est que par la force publique

L'Angleterre appelle ses colonies à son secours.

que chaque classe peut conserver l'entière & paisible jouissance de ce qu'elle possède. L'indigent y a sans doute moins d'intérêt que le riche; mais il y a d'abord l'intérêt de son repos, & ensuite celui de la conservation de la richesse nationale qu'il est appliqué à partager par son industrie. Point de principe social plus évident; & cependant point de faute politique plus commune que son infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumières & la conduite des gouvernements ?

Du vice de la puissance législative qui exagère l'entretien de la force publique, & usurpe pour ses fantaisies une partie des fonds destinées à cet entretien. L'or du commerçant, du laboureur, la subsistance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans les villes, au nom de l'état, prostitués dans les cours à l'intérêt & au vice, vont grossir le faste d'une troupe d'hommes qui flattent, haïssent & corrompent leur maître, vont dans des mains plus viles encore payer le scandale & la honte de ses plaisirs. On les prodigue pour un appareil

de grandeur, vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle, pour des fêtes, ressource de l'oisiveté impuissante au milieu des soins & des travaux que demanderoit un empire à gouverner. Une portion, il est vrai, se donne aux besoins publics : mais l'incapacité distraite les applique sans jugement comme sans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour cesser de l'être, souffre dans l'impôt une distribution injuste, une perception qui n'est elle-même qu'une oppression de plus. Alors tout sentiment patriotique s'éteint. Il s'établit une guerre entre le prince & les sujets. Ceux qui lèvent les revenus de l'état ne paroissent plus que les ennemis du citoyen. Il défend sa fortune de l'impôt, comme il la défendrait d'une invasion. Tout ce que la ruse peut dérober à la force, paroît un gain légitime ; & les sujets corrompus par le gouvernement usent de représailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que dans ce combat inégal, ils sont eux-mêmes dupes & victimes. Le fisc infa-

giable & ardent, moins satisfait de ce qu'on lui donne, qu'irrité de ce qu'on lui refuse, poursuit avec cent mains ce qu'une seule ose lui dérober. Il joint l'activité de la puissance à celle de l'intérêt. Les vexations se multiplient. Elles se nomment châtement & justice; & le monstre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente, rend grace au ciel du nombre des coupables qu'il punit, & des délits qui l'enrichissent. Heureux le souverain qui, pour prévenir tant d'abus, ne dédaigneroit pas de rendre à son peuple un compte fidèle de l'emploi des sommes qu'il en exigeroit. Mais ce souverain n'a point encore paru; & sans doute il ne se montrera pas. Cependant la dette du protégé envers l'état qui le protège, n'en est pas moins nécessaire & sacrée; & aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies Angloises de l'Amérique septentrionale n'en avoient pas donné l'exemple; & jamais le ministère Britannique n'avoit eu recours à elles, sans en obtenir les secours qu'il sollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes, puisque la concession étoit précédée de déli-

bérations libres & publiques dans les assemblées de chaque établissement. La mère-patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres dispendieuses & cruelles. Des parlemens tumultueux & entreprenans avoient troublé sa tranquillité. Elle avoit eu des administrateurs audacieux & corrompus, malheureusement disposés à élever l'autorité du trône sur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Les révolutions s'étoient succédées, sans qu'on eût songé à attaquer un usage affermi par deux siècles d'une heureuse expérience.

Les provinces du nouveau-monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette manière de fournir leur contingent en hommes & en argent. Cette prétention eût-elle été douteuse ou erronée, la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité est un art délicat qui demande plus de circonspection qu'on ne pense. Ceux qui gouvernent sont trop accoutumés peut-être à mépriser les hommes. Ils les regardent trop comme des esclaves courbés par la nature, tandis

qu'ils ne le font que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids, prenez garde qu'ils ne se redressent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puissance n'a d'autre appui que l'opinion; que la force de ceux qui gouvernent n'est réellement que la force de ceux qui se laissent gouverner. N'avertissez pas les peuples distraits par les travaux, ou endormis dans les chaînes, de lever les yeux jusqu'à des vérités trop redoutables pour vous; & quand ils obéissent ne les faites pas souvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible fera venu; dès qu'ils auront pensé qu'ils ne sont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs sont faits pour eux; dès qu'une fois ils auront pu se rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime: *Nous ne voulons pas de cette loi, cet usage nous déplaît*; point de milieu, il vous faudra par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans; & votre autorité déformais détestée ou avilie, quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choisir de la part des peuples que l'insolence ouverte ou la haine cachée.

Le premier devoir d'une administration sage est donc de ménager les opinions dominantes dans un pays : car les opinions sont la propriété la plus chère des peuples , propriété plus chère que leur fortune même. Elle peut travailler sans doute à les rectifier par les lumières , à les changer par la persuasion , si elles diminuent les forces de l'état. Mais il n'est pas permis de les contrarier sans nécessité ; & il n'y en eût jamais pour rejeter le système adopté par l'Amérique septentrionale.

En effet , soit que les diverses contrées de ce nouveau - monde fussent autorisées , comme elles le souhaitoient , à envoyer des représentans au parlement , pour y délibérer avec leur concitoyens sur les besoins de tout l'empire Britannique ; soit qu'elles continuassent à examiner dans leur propre sein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution , il n'en pouvoit résulter aucun embarras pour le fisc. Dans le premier cas , les réclamations de leurs députés auroient été étouffées par la multitude ; & ces provinces se seroient vues légalement chargées de la portion du fardeau qu'on auroit voulu

leur faire porter. Dans le second, le ministère disposant des dignités, des emplois, des pensions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de résistance à ses volontés dans cet autre hémisphère que dans le nôtre.

Cependant les maximes consacrées en Amérique avoient une autre base que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartes; ils s'appuyoient plus solidement encore sur le droit qu'à tout citoyen Anglois de ne pouvoir être taxé que de son aveu ou de celui de ses représentans. Ce droit, qui devoit être celui de tous les peuples, puisqu'il est fondé sur le code éternel de la raison, remontoit par son origine jusqu'au règne d'Edouard premier. Depuis cette époque, l'Anglois ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, sous des rois féroces comme sous des rois imbécilles, dans des momens de servitude comme dans des tems d'anarchie, il le réclama sans cesse. On vit l'Anglois, sous les Tudors, abandonner ses droits les plus précieux & livrer sa tête sans défense à la hache des tyrans: mais jamais

renoncer au droit de s'imposer lui-même. C'est pour le défendre qu'il répandit des flots de sang, qu'il détrôna ou punit ses rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut solennellement reconnu dans l'acte célèbre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chassoit un roi despote, tracer les conditions du contrat entre une nation & le nouveau souverain qu'elle venoit de choisir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus sacrée, sans doute, que tant de droits imaginaires que la superstition voulut sanctifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'instrument & le rempart de sa liberté. Elle pensoit, elle sentoit que c'étoit la seule digue qui pût à jamais arrêter le despotisme ; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilège, le condamne à l'oppression ; que les fonds levés en apparence pour sa sûreté, servent tôt ou tard à sa ruine. L'Anglois, en fondant ses colonies avoit porté ces principes au-delà des mers ; & les mêmes idées s'étoient transmises à ses enfans.

Ah ! si dans ces contrées même de l'Europe, où l'esclavage semble depuis long-tems

s'être assis au milieu des vices , des richesses & des arts ; où le despotisme des armées soutient le despotisme des cours ; où l'homme , enchaîné dès son berceau , garotté des doubles liens & de la superstition & de la politique n'a jamais respiré l'air de la liberté : si dans ces contrées cependant , ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au sort des états , ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes & d'envier la nation heureuse qui a su en faire le fondement & la base de sa constitution ; combien plus les Anglois , enfans de l'Amérique , doivent y être attachés , eux qui ont recueilli cet héritage de leurs pères ? Ils savent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le sol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un sentiment favorable à ces idées. Dispersés dans un continent immense ; libres comme la nature qui les environne , parmi les rochers , les montagnes , les vastes plaines de leurs déserts , aux bords de ces forêts où tout est encore sauvage & où rien ne rappelle ni la servitude ni la tyrannie de l'homme , ils semblent recevoir de tous les objets physiques les leçons

de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs ces peuples livrés presque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui élèvent & fortifient l'ame en donnant des mœurs simples, aussi éloignés jusqu'à présent de la richesse que de la pauvreté, ne peuvent être encore corrompus ni par l'excès du luxe, ni par l'excès des besoins. C'est dans cet état sur-tout, que l'homme qui jouit de la liberté, peut la maintenir & se montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui semble être le garant le plus sûr de tous les autres. Telle étoit la résolution des Américains.

Soit que le ministère Britannique ignorât ces dispositions; soit qu'il espérait que ses délégués réussiroient à les changer, il saisit le moment d'une paix glorieuse pour exiger une contribution forcée de ses colonies. Car, qu'on le remarque bien, la guerre heureuse ou malheureuse sert toujours de prétexte aux usurpations des gouvernemens, comme si les chefs des nations belligérantes s'y proposoient moins de vaincre leurs ennemis que d'affervir leurs sujets. L'an 1764 vit éclore ce fameux acte du timbre, qui

L'Angleterre exige de ses colonies ce qu'il ne falloit que leur de-

mander.

défendoit d'admettre dans les tribunaux ; tout titre qui n'auroit pas été écrit sur du papier marqué & vendu au profit du fisc.

Les provinces Angloises du nord de l'A-mérique s'indignent toutes contre cette usurpation de leurs droits les plus précieux & les plus sacrés. D'un accord unanime , elles renoncent à la consommation de ce que leur fournissoit la métropole , jusqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppressif. Les femmes , dont on pouvoit craindre la foiblesse, sont les plus ardentes à faire le sacrifice de ce qui ser voit à leur parure ; & les hommes animés par cet exemple renoncent de leur côté à d'autres jouissances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue , pour se former à l'industrie dans des ateliers ; & la laine , le lin , le coton grossièrement travaillés , sont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines , les plus belles étoffes.

Cette espèce de conspiration étonne le gouvernement. Les clameurs des négocians dont les marchandises sont sans débouché , augmentent son inquiétude. Les ennemis du

ministère appuient ces mécontemens ; & l'acte du timbre est révoqué après deux années d'un mouvement convulsif, qui dans d'autres tems auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies est de courte durée. Le parlement, qui n'a reculé qu'avec une extrême répugnance, veut, en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, soit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui sont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent septentrional ne sont pas moins révoltés de cette innovation que de la première. Vainement leur dit-on que personne ne peut contester à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir sur ses exportations les droits qui conviennent à ses intérêts, puisqu'elle n'ôte point à ses établissemens, situés au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandises asservies aux nouvelles taxes. Ce subterfuge paroît une dérision à des hommes, qui, purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent,

ni se procurer par leur industrie, ni par des liaisons étrangères, les objets qu'on vient d'imposer. Que ce soit dans l'ancien ou dans le nouveau-monde que ce tribut soit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la chose, & que leur liberté ne seroit pas moins attaquée de cette manière que de celle qu'on a repoussée avec succès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper; & ils ne veulent pas l'être. Ces sophismes politiques leur paroissent ce qu'ils sont, le masque de la tyrannie.

Les nations en général sont plus faites pour sentir que pour penser. La plupart ne se font jamais avisées d'analyser la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéissent sans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières associations nationales leur étant inconnus, toute résistance à leur volonté leur paroît un crime. C'est principalement dans les états où les principes de la législation se confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement est ordinaire. L'habitude de croire favorise l'habitude de souffrir. L'homme

me ne renonce pas impunément à un seul objet. Il semble que la nature se venge de celui qui ose ainsi la dégrader. Cette disposition servile de l'ame s'étend à tout. Elle se fait un devoir de résignation comme de bassesse, & baissant toutes les chaînes avec respect, tremble d'examiner ses loix comme ses dogmes. De même qu'une seule extravagance dans les opinions religieuses suffit pour en faire adopter sans nombre à des esprits une fois déçus, une première usurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins; qui peut le plus, peut le moins. C'est par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les absurdités en matière de culte & de politique se sont introduites dans le monde pour écrâser les hommes: Aussi le premier signal de la liberté chez les nations les a portées à secouer ces deux jougs à la fois; & l'époque où l'esprit humain commença à discuter les abus de l'église & du clergé, est celle où la raison sentit enfin les droits des peuples, & où le courage essaya de poser les premières bornes au despotisme:

Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies Angloises en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y favoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme ; & le ministère Britannique la violant , il falloit nécessairement qu'un peuple tout composé de citoyens se soulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulèrent , sans qu'aucune des taxes , qui bleffoient si vivement les Américains , fût perçue. C'étoit quelque chose : mais cè n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné ; & cette satisfaction leur fut accordée en 1770 On n'en excepta que le thé. Encore cette réserve n'eut-elle pour objet que de pallier la honte d'abandonner entièrement la supériorité de la métropole sur ses colonies : car ce droit ne fut pas

Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ses colonies.

plus exigé que les autres ne l'avoient été. Le ministère, trompé par ses délégués, croyoit sans doute les dispositions changées dans le nouveau-monde, lorsqu'en 1773, il ordonna la perception de l'impôt sur le thé.

A cette nouvelle , l'indignation est générale dans l'Amérique septentrionale. Dans quelques provinces , on arrête des remerciemens pour les navigateurs qui avoient refusé de prendre sur leurs bords cette production. Dans d'autres , les négocians auxquels elle est adressée refusent de la recevoir. Ici , on déclare ennemi de la patrie quiconque osera la vendre. Là , on charge de la même flétrissure ceux qui en conserveront dans leurs magasins. Plusieurs contrées renoncent solennellement à l'usage de cette boisson. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reste de cette feuille , jusqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué cinq ou six millions ; & il n'en fut pas débarqué une seule caisse. Boston fut le principal théâtre de ce soulèvement. Ses habitans détruisirent , dans le port même , trois cargaisons de thé qui arrivoient d'Europe.

Mesures
qu'elles
prennent
pour lui
résister.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de ses droits que le reste de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à ses privilèges étoit repoussée sans mé-

rièvement. Cette résistance , quelquefois accompagnée des troubles , fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le ministère qui avoit des vengeances à exercer faisoit trop vivement la circonstance d'un excès blâmable ; & il en demanda au parlement une punition sévère.

Les gens modérés souhaitoient que la cité coupable fût seulement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans sa rade, & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légère ; & le 13 Mars 1774, il fût porté un bill qui fermoit le port de Boston, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La cour de Londres s'applaudissoit d'une loi si rigoureuse, & ne doutoit pas qu'elle n'amenât les Bostoniens à cet esprit de servitude qu'on avoit travaillé vainement jusqu'alors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis perséveroient dans leurs prétentions, leurs voisins profiteroient avec empressement de l'interdit jetté sur le principal port de la province. Au pis

aller , les autres colonies , depuis long - tems jaloufes de celle de **Massachufet** , l'abandonneroit avec indifférence à fon triste fort , & recueilleroit le commerce immense que fes malheurs feroient refluer fur elles. De cette manière feroit rompue l'union de ces divers établiſſemens , qui , depuis quelques années , avoit pris trop de confiance , au gré de la métropole.

L'attente du miniſtère fût généralement trompée. Un acte de rigueur en impoſe quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faiſoit que gronder au loin , ſe ſoumettent ſouvent lorsqu'il vient à fondre ſur eux. C'eſt alors qu'ils pèſent les avantages & les défavantages de la réſiſtance ; qu'ils meſurent leurs forces & celles de leurs oppreſſeurs ; qu'une terreur panique faiſit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner ; qu'ils élèvent la voix , qu'ils intîmident ; qu'ils corrompent ; que la diviſion s'élève entre les eſprits , & que la ſociété ſe partage entre deux factions qui s'irritent , en viennent quelquefois aux mains , & s'entrégorgent ſous les yeux de leurs tyrans qui

voient couler ce sang avec une douce satisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guère de complices que chez les peuples déjà corrompus. Ce sont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'est la mollesse qui s'épouvante & n'ose faire l'échange de son repos contre des périls honorables. C'est la vile ambition de commander qui prête ses bras au despotisme, & consent à être esclave pour dominer; à livrer un peuple pour partager sa dépouille; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres. C'est surtout l'indifférente & froide personnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernemens, car c'est toujours le gouvernement qui la fait naître: c'est elle qui, par principe, sacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un siècle & de la postérité à la jouissance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une société opulente & voluptueuse, d'une société vieillie & parvenue à son dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeu-

rèrent unis. L'exécution d'un bill qu'ils appelloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la résolution de soutenir leurs droits avec plus d'accord & de confiance.

A Boston, les esprits s'exaltent de plus en plus. Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples retentissent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit sans doute un spectacle intéressant pour la philosophie de voir que dans les temples, aux pieds des autels, où tant de fois la superstition a béni les chaînes des peuples, où tant de fois les prêtres ont flatté les tyrans, la liberté élevoit sa voix pour défendre les privilèges d'une nation opprimée; & si l'on peut croire que la divinité daigne abaisser ses regards sur les malheureuses querelles des hommes, elle aimoit mieux sans doute voir son sanctuaire consacré à cet usage, & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adressoient ses ministres. Ces discours devoient produire un grand effet; & lorsqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'op-

pression, il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitans de Massachusset dédaignent jusqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du désastre de la capitale. Ils ne songent qu'à resserrer avec les Bostoniens les liens qui les unissent, disposés à s'ensevelir sous les ruines de leur commune patrie, plutôt que de laisser porter le moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les provinces s'attachent à la cause de Boston ; & leur affection augmente à proportion du malheur & des souffrances de cette ville infortunée. Coupables à peu de chose près d'une résistance si sévèrement punie, elles sentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'est que différée ; & que toute la grace, dont peut se flatter la plus favorisée, sera d'être la dernière sur qui s'appesantira un bras oppresseur.

Ces dispositions à un soulèvement général sont augmentées par l'acte contre Boston, qu'on voit circuler dans tout le continent sur du papier bordé de noir, emblème

du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude se communique d'une maison à l'autre. Les citoyens se rassemblent & conversent dans les places publiques. Des écrits, pleins d'éloquence & de vigueur, sortent de toutes les presses.

“ Les sévérités du parlement Britannique contre Boston, dit-on dans ces imprimés, doivent faire trembler toutes les provinces Américaines. Il ne leur reste plus qu'à choisir entre le fer, le feu, les horreurs de la mort, & le joug d'une obéissance lâche & servile. La voilà enfin arrivée cette époque d'une révolution importante, dont l'événement, heureux ou funeste, fixera à jamais les regrets ou l'admiration de la postérité.

“ Serons-nous libres, ferons-nous esclaves? C'est de la solution de ce grand problème que va dépendre, pour le présent, le sort de trois millions d'hommes, & pour l'avenir la félicité ou la misère de leurs innombrables descendans.

“ Réveillez-vous donc, ô Américains! jamais la région que vous habitez ne fût

“ couverte d'aussi sombres nuages. On vous
“ appelle rebelles , parce que vous ne
“ voulez être taxés que par vos représen-
“ tans. Juitifiez cette prétention par votre
“ courage , ou scellez-en la perte de tout
“ votre sang.

“ Il n'est plus tems de delibérer. Lors-
“ que la main de l'opresseur travaille sans
“ relâche à vous forger des chaînes , le
“ silence feroit un crime & l'inaction une
“ infamie. La conservation des droits de
“ la république: voila la loi suprême. Celui
“ là feroit le dernier des esclaves qui, dans
“ le péril où se trouve la liberté de l'A-
“ mérique, ne feroit pas tous ses efforts
“ pour la conserver.”

Cette disposition étoit commune : mais
l'objet important, la chose difficile, au mi-
lieu d'un tumulte général, étoit d'amener
un calme à la faveur duquel il se formât
un concert de volontés qui donnât aux ré-
solutions de la dignité, de la force, de la
consistance. C'est ce concert qui, d'une mul-
titude de parties éparfes & toutes faciles à
briser, compose un tout dont on ne vient

point à bout, si l'on ne réussit à le diviser, ou par la force ou par la politique. La nécessité de ce grand ensemble fût faisie par les provinces de New-Hampshire, de Massachusset, de Rhode-Island, de Connecticut, de New York, de New-Jersey, des trois comtés de la Delaware, de Maryland, de Pensilvanie, de Virginie, des deux Carolines. Ces douze colonies, auxquelles se joignit depuis la Georgie, envoyèrent dans le mois de septembre 1774, à Philadelphie, des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la métropole avec ses colonies prennent, à cette époque, une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne sont plus quelques particuliers qui opposent une résistance opiniâtre à des maîtres impérieux. C'est la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les résolutions prises de part & d'autre échauffent de plus en plus les esprits. L'animosité augmente. Tout espoir de conciliation s'évanouit. Des deux côtés

on aiguise le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le nouveau-monde. Cet autre hémisphère s'occupe de sa défense. Les citoyens y deviennent foldats. Les matériaux de l'incendie s'amassent, & bientôt va se former l'embrasement.

Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boston, dans la nuit du 18 avril 1775, un détachement chargé de détruire un magasin d'armes & de munitions, assemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il dissipe sans beaucoup d'efforts, continue rapidement sa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale, qu'il se voit assailli, dans un espace de quinze milles, par une multitude furieuse, à laquelle il donne, de laquelle il reçoit la mort. Le sang Anglois, tant de fois versé en Europe par des mains Angloises, arrose à son tour l'Amérique, & la guerre civile est engagée.

Sur le même champ de bataille sont livrés, les mois suivans, des combats plus réguliers. Warren devient une des victimes

de ces actions meurtrières & dénaturées:
Le congrès honore sa cendre.

“ Il n'est point mort , dit l'orateur , il
“ ne mourra pas cet excellent citoyen. Sa
“ mémoire sera éternellement présente,
“ éternellement chère à tous les gens de
“ bien , à tous ceux qui aimeront leur patrie.
“ Dans le cours borné d'une vie de trente-
“ trois ans , il avoit déployé les talens de
“ l'homme d'état , les vertus d'un sénateur ,
“ l'ame du héros.

“ Vous tous , qu'un même intérêt anime ;
“ approchez-vous du corps sanglant de
“ Warren. Lavez de vos pleurs ses blessures
“ honorables : mais ne vous arrêtez pas trop
“ long-tems auprès de ce cadavre inanimé.
“ Retournez dans vos demeures pour y faire
“ détester le crime de la tyrannie. Qu'à
“ cette peinture horrible , les cheveux de
“ vos enfans se dressent sur leur têtes ; que
“ leurs yeux s'enflamment ; que leurs fronts
“ deviennent menaçans ; que leurs bouches
“ expriment l'indignation. Alors , alors ,
“ vous leur donnerez des armes ; & votre
“ dernier vœu fera qu'ils reviennent vain-

“queurs, ou qu'ils finissent comme Warren.”

Les troubles qui agitoient Massachusset se répétoient dans les autres provinces. Les scènes n'y étoient pas, à la vérité, sanglantes, parce qu'il n'y avoit point de troupes Britanniques : mais par-tout les Américains s'emparoié des forts, des armes, des munitions : par-tout ils expulsoient leurs chefs & les autres agens du gouvernement ; par-tout ils maltraitoié ceux des habitans qui paroissioient favorables à la cause de la métropole. Quelques hommes entreprenans portent l'audace jusqu'a s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François sur le lac Champlain, entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada, jusqu'à faire une irruption dans cette vaste région.

Tandis que de simples particuliers ou des districts isolés servent si utilement la cause commune, le congrès s'occupe du soin d'assembler une armée. Le commandement en est donné à George Washington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuses dans les guerres précédentes. Aussi-tôt le nouveau général vole

à Massachusset , poussé de poste en poste les troupes royales , & les force à se renfermer dans Boston. Six mille de ces vieux soldats , échappés au glaive , à la maladie , à toutes les misères , & pressés par la faim ou par l'ennemi , s'embarquent le 24 mars 1776 , avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un asyle dans la Nouvelle-Ecosse , restée , ainsi que la Floride , fidelle à ses anciens maîtres.

Ces succès fut le premier pas de l'Amérique Angloise vers la révolution. On commença à la desirer hautement. On répandit de tous côtés les principes qui la justifioient. Ces principes , nés en Europe & particulièrement en Angleterre , avoient été transplantés en Amérique par la philosophie. On se servoit contre la métropole de ses propres lumières , & l'on disoit :

Les colonies étoient en droit de se séparer de leur métropole ; indépendamment de tout mécontentement

Il faut bien se donner de garde de confondre ensemble les sociétés & le gouvernement. Pour les connoître , cherchons leur origine.

L'homme , jetté comme au hasard sur ce globe ; environné de tous les maux de la

nature; obligé sans cesse de défendre & de protéger sa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la stérilité de la terre qui lui refuse des alimens, ou sa malheureuse fécondité qui fait germer sous ses pas des poisons; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui disputent son séjour & sa proie, & le combattant lui-même, semblent vouloir se rendre les dominatrices de ce globe, dont il croit être le maître: l'homme dans cet état, seul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour sa conservation. Il a donc fallu qu'il se réunît & s'affociât avec ses semblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'est par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à son usage, contenu les fleuves, asservi les mers, assuré sa subsistance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le servir, & repoussé les autres loin de son empire, au fond des déserts ou des bois, où leur nombre

nombre diminue de siècle en siècle. Ce qu'un homme seul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous ensemble ils conservent leur ouvrage. Telle est l'origine, tels sont l'avantage & le but de la société.

Le gouvernement doit sa naissance à la nécessité de prévenir & de réprimer les injures que les associés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'est la sentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne soient troublés.

Ainsi la société est née des besoins des hommes, le gouvernement est né de leurs vices. La société tend toujours au bien; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La société est la première; elle est dans son origine indépendante & libre; le gouvernement a été institué pour elle & n'est que son instrument. C'est à l'une à commander; c'est à l'autre à la servir. La société a créé la force publique; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la consacrer toute entière à son usage. Enfin, la société est essentiellement bonne; le gouvernement, comme on le fait, peut être & n'est que trop souvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux ; cela n'est pas. Que nous avons tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'est que des droits, où il y a inégalité de talens ou de force, & nulle garantie, nulle sanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes ressources : cela n'est pas. Que nous étions doués indistinctement des mêmes moyens de défense : cela n'est pas ; & je ne fais pas en quel sens il peut être vrai que nous jouissons des mêmes qualités d'esprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement ; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure législation, ce n'est pas de la détruire ; c'est d'en empêcher les abus.

Mais en partageant les enfans en marâtre ; en créant des enfans débiles & des enfans forts, la nature n'a-t'elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie ? Je ne crois pas qu'on puisse le nier ; sur-tout si l'on remonte à un tems antérieur à toute législation, tems où l'on verra l'homme aussi passionné, aussi déraisonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations, que les législateurs se font-ils donc proposé? D'obvier à tous les désastres de ce germe développé, par une sorte d'égalité artificielle, qui soumit sans exception les membres d'une société à une seule autorité impartiale. C'est un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes : mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main, un être physique qui le tint.

Qu'en est-il résulté? C'est que l'histoire de l'homme civilisé n'est que l'histoire de sa misère. Toutes les pages en sont teintes de sang, les unes du sang des oppresseurs, les autres du sang des opprimés.

Sous ce point de vue, l'homme se montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes espèces d'animaux subsistent aux dépens les unes des autres : mais les sociétés des hommes n'ont pas cessé de s'attaquer. Dans une même société, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne soit dévorée, qu'elles qu'aient été ou que soient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait opposées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du choix & du choix libre des premiers aïeux, quelque sanction qu'elles puissent avoir reçue, ou du serment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, sont-elles obligatoires pour leurs descendans ? Il n'en est rien ; & il est impossible que vous Anglois, qui avez subi successivement tant de révolutions différentes dans votre constitution politique, ballotés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'aristocratie, de l'aristocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie ; il est impossible que vous puissiez, sans vous accuser de rébellion & de parjure, penser autrement que moi.

Nous examinons les choses en philosophes ; & l'on fait bien que ce ne sont pas nos spéculations qui amènent les troubles civils. Point de sujets plus patiens que nous. Je vais donc suivre mon objet, sans en redouter les suites. Si les peuples sont heureux sous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils sont malheureux, ce ne seront ni vos opinions, ni les miennes ; ce sera l'impossibilité de souffrir davantage &

plus long-tems qui les déterminera à la changer, mouvement salutaire que l'oppressé appellera révolte, bien qu'il ne soit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choisit pour soi. On ne sauroit vouloir ni choisir pour un autre; & il seroit insensé de vouloir, de choisir pour celui qui n'est pas encore né, pour celui qui est à des siècles de son existence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de son pays, n'en puisse aller chercher ailleurs une meilleure. Point de société qui n'ait à changer la sienne, la même liberté qu'eurent ses ancêtres à l'adopter. Sur ce point, les sociétés en sont comme au premier moment de leur civilisation. Sans quoi il y auroit un grand mal; que, dis-je, le plus grand des maux seroit sans remède. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur sans fin. Concluez donc avec moi :

Qu'il n'est nulle forme de gouvernement, dont la prérogative soit d'être immuable,

Nulle autorité politique qui créée hier ou il y a mille ans, ne puisse être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle puissance, si respectable, si sacrée qu'elle soit autorisée à regarder l'état comme sa propriété.

Quiconque pense autrement est un esclave. C'est un idolâtre de l'œuvre de ses mains.

Quiconque pense autrement est un insensé, qui se dévoue à une misère éternelle, qui y dévoue sa famille, ses enfans ; les enfans de ses enfans, en accordant à ses ancêtres le droit de stipuler pour lui lorsqu'il n'étoit pas, & en s'arrogeant le droit de stipuler pour ses neveux qui ne sont pas encore.

Toute autorité dans ce monde, a commencé ou par le consentement des sujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement. Rien ne prescrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes est d'autant plus essentielle, que, par sa nature, toute puissance tend au despotisme, chez la nation

même la plus ombrageuse , chez vous Anglois ; oui chez vous.

J'ai entendu dire à un Whig, fanatique peut-être ; mais il échappe quelquefois aux insensés des paroles d'un grand sens : je lui ai entendu dire, que tant qu'on ne meneroit pas à Tyburn un mauvais souverain, ou du-moins un mauvais ministre , avec aussi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de surprise qu'on y conduit le plus obscur des malfaiteurs , la nation n'auroit de ses droits , ni la juste idée, ni la pleine jouissance qui convenoit à un peuple qui oisoit se croire ou s'appeller libre ; & cependant une administration de votre aveu même, ignorante , corrompue , audacieuse vous précipite impérieusement & impunément dans les abymes les plus profonds !

La quantité de vos espèces circulantes est peu considérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez sous toutes sortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe , ramassé dans votre trésor , suffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne fait par quel incroyable prestige cette mon-

noie fictive se soutient. L'événement le plus frivole peut du soir au matin la jeter dans le décri. Il ne faut qu'une alarme pour amener une banqueroute subite. Les suites affreuses qu'auroit ce manque de foi, sont au-dessus de notre imagination. Et voilà l'instant qu'on vous désigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'est-à-dire, pour vous susciter à vous-même une guerre injuste, insensée, ruineuse. Que deviendrez-vous, lorsqu'une branche importante de votre commerce sera détruite; lorsque vous aurez perdu un tiers de vos possessions; lorsque vous aurez massacré un ou deux millions de vos compatriotes; lorsque vos forces seront épuisées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim; lorsque votre dette sera augmentée & votre revenu diminué? Prenez-y garde, le sang des Américains retombera tôt ou tard sur vos têtes. Son effusion sera vengée par vos propres mains; & vous touchez au moment.

Mais, dites-vous, ce sont des rebelles....
Des rebelles! & pourquoi? parce qu'ils

ils veulent pas être vos esclaves. Un peuple soumis à la volonté d'un autre peuple qui peut disposer à son gré de son gouvernement, de ses loix, de son commerce; l'imposer comme il lui plaît; limiter son industrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires est serf, oui il est serf; & sa servitude est pire que celle qu'il subiroit sous un tyran. On se délivre de l'oppression d'un tyran ou par l'expulsion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chasse point. On ne peut attendre la liberté que d'une rupture, dont la suite est la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran est un monstre à une seule tête, qu'on peut abattre d'un seul coup. La nation despote est un hydre à mille têtes qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppression exercée par un tyran rassemble toute l'indignation sur lui seul. Le même crime commis par une nombreuse société, en disperse l'horreur & la honte sur une multitude qui ne rougit jamais. C'est le forfait de tous,

ce n'est le forfait de personne; & le sentiment du désespoir égaré ne sait où se porter.

Mais ce sont nos sujets.... Vos sujets! pas plus que les habitans de la province de Galles, ne sont les sujets du comté de Lancastre. L'autorité d'une nation sur une autre, ne peut être fondée que sur la conquête, le consentement général, ou des conditions proposées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol. Le contentement des aïeux ne peut obliger les descendants; & il n'y a point de condition qui ne soit exclusive du sacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'est d'un prix qui lui soit comparable. C'est le discours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

La terre qu'ils occupent est la nôtre.... La vôtre! c'est ainsi que vous l'appellez, parce que vous l'avez envahie. Mais soit. La charte de concession ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes? Le faites-vous? Mais il s'agit bien ici de concessions de chartes, qui accordent ce dont

on n'est pas le maître, ce qu'en conséquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles & forcés par les circonstances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appelés à un pacte signé par leurs ancêtres? Ou confessez la vérité de ce principe, ou rappelez les descendans de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chasser que nous n'ayons de nous séparer de vous, vous disent les Américains; & qu'avez-vous à leur répondre?

Ce sont des ingrats, nous sommes leurs fondateurs; nous avons été leurs défenseurs; nous nous sommes endettés pour eux... Dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous avez pris leur défense, c'est comme vous auriez pris celle du sultan de Constantinople, si votre ambition ou votre intérêt l'eussent exigé. Mais ne se font-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions; en recevant exclusivement vos marchandises au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre; en s'affujettissant aux prohibitions qui gênoient leur

industrie, aux restrictions dont vous avez grevé leurs propriétés? Ne vous ont-ils pas fecourus? Ne se font-ils pas endettés pour vous? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous? Lorsque vous leur avez adressé vos demandes, comme il convient d'en user avec des hommes libres, n'y ont-ils pas accédé? Quand en avez-vous éprouvé des refus, si ce n'est lorsque leur appuyant la baïonnette sur la poitrine, vous leur avez dit : *vos trésors ou la vie; mourez ou soyez mes esclaves.* Quoi! parce que vous avez été bienfaisans, vous avez le droit d'être oppresseurs? Quoi! les nations aussi se feront-elles de la reconnaissance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits? Ah! les particuliers peut-être, quoique ce ne soit point un devoir, peuvent dans des bienfaiteurs supporter des tyrans. Pour eux, il est beau, il est magnanime sans doute de consentir à être malheureux pour n'être point ingrats. Mais la morale des nations est différente. Le bonheur public est la première loi, comme le premier devoir. La première obligation de ces grands

corps est avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & justice aux individus qui les composent. Chaque enfant qui naît dans l'état , chaque nouveau citoyen qui vient respirer l'air de la patrie qu'il s'est faite , ou que lui a donnée la nature , a droit au plus grand bonheur dont il puisse jouir. Toute obligation qui ne peut se concilier avec celle-là est rompue. Toute réclamation contraire est un attentat à ses droits. Et que lui importe qu'on ait obligée ces ancêtres , s'il est destiné lui-même à être victime ? De quel droit peut-on exiger qu'il paie cette dette usuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés ? Non, non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entière & sa postérité , c'est renverser toutes les idées d'ordre & de politique ; c'est trahir toutes les loix de la morale , en invoquant son nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre ? Commandez-vous à Hanovre ? Toutes les républiques de la Grèce furent liées par des services réciproques : aucune exigea-t-elle en reconnaissance le droit de disposer de l'administration de la république obligée ?

Notre honneur est engagé. . . . Dites celui de vos mauvais administrateurs, & non le vôtre. En quoi consiste le véritable honneur de celui qui s'est trompé? Est-ce à persister dans son erreur ou à la reconnoître? Celui qui revient au sentiment de la justice, a-t-il à rougir? Anglois, vous vous êtes trop hatés. Que n'attendiez-vous que la richesse eût corrompu les Américains, comme vous l'êtes? Alors, ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté, que vous de la vôtre. Alors, subjugués par l'opulence, vos armes seroient devenues inutiles. Mais quel instant avez-vous pris pour les attaquer? Celui où ce qu'ils avoient à perdre, la liberté, ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conserver.

Mais plus tard ils seroient devenus plus nombreux. . . . J'en conviens. Qu'avez-vous donc tenté? L'aïservissement d'un peuple que le tems affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le souvenir de vos atrocités fera récent; & le fruit vous en sera ravi. Alors, il ne vous restera que la honte & le remords. Il est un décret de la nature que

vous ne changerez pas : c'est que les grandes masses donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi, si alors les Américains entreprenoient sur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui sur eux : que diriez-vous ? Précisément ce qu'ils vous disent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche, vous paroîtroient-ils plus solides dans la vôtre ?

Ils ne veulent ni obéir à notre parlement, ni adopter nos constitutions. . Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?

Nous y obéissons bien, sans avoir eu dans le passé, & sans avoir pour le présent aucune influence sur elles.... C'est-à-dire que vous êtes des esclaves, & que vous ne pouvez pas souffrir des hommes libres. Cependant, ne confondez point la position des Américains avec la vôtre. Vous avez des représentans, & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous, & personne ne stipule pour eux. Si les voix sont achetées & vendues, c'est une excellente raison pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendans de nous... Ne l'êtes-vous pas d'eux.

Jamais ils ne pourront se soutenir sans nous... Si cela est, demeurez tranquilles. La nécessité vous les ramènera.

Et si nous ne pouvions subsister sans eux... Ce seroit un grand malheur : mais les égorger pour vous en tirer, c'est un singulier expédient.

C'est pour leur intérêt, c'est pour leur bien que nous sévissions contre eux, comme on sévit contre des enfans insensés... Leur intérêt ! leur bien ! Et qui vous a constitués juges de ces deux objets qui les touchent de si près & qu'ils doivent connoître mieux que vous ? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maison d'un autre, par la raison qu'il est lui homme de beaucoup de sens, & que personne n'est plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez son voisin, ne seroit-on pas en droit de le prier de se retirer & de se mêler de ses propres affaires ? Et si les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées ? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui sous prétexte de regir voulût usurper ?

per? S'il ne cachoit sous le masque de la bienveillance que des vues pleines d'injustice, telles, par exemple que de se tirer de presse aux dépens de son concitoyen?

Nous sommes la mère patrie..... Quoi, toujours les noms les plus saints pour servir de voile à l'ambition & à l'intérêt! La mère-patrie; Remplissez-en donc les devoirs. Au reste, la colonie est formée de différentes nations, entre lesquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuseront ce titre; & toutes vous diront à la fois: il y a un tems où l'autorité des pères & des mères sur leurs enfans cesse; & ce tems est celui où les enfans peuvent se pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation? Soyez de bonne foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir sous une tutèle qui n'auroit pas de fin. Si du-moins cette tutèle ne se changeoit pas pour nous en une contrainte insupportable; si notre avantage n'étoit pas sans cesse sacrifié au vôtre; si nous n'avions pas à souffrir une foule d'oppressions de détail de la part des gouverneurs,

des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez : si la plupart, en arrivant dans nos climats, ne nous apportent pas des caractères avilis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'insolence de tyrans subalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent se dédommager dans un nouveau-monde, en y exerçant une puissance trop souvent arbitraire. Vous êtes la mère-patrie : mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naissantes. La nature, en nous favorisant, trompe vos vœux secrets ; ou plutôt, vous voudriez que nous restassions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fussions des esclaves robustes pour vous servir & fournir sans cesse à votre avidité de nouvelles sources de richesses. Est-ce donc là une mère, est-ce une patrie ? Ah, dans les forêts qui nous environnent, la nature a donné un instinct plus doux à la bête féroce qui, devenue mère, ne dévore pas du-moins ceux qu'elle a fait naître.

*En souscrivant à toutes leurs prétentions , bientôt ils seroient plus heureux que nous . . . Et pourquoi non ? Si vous êtes corrompus ; faut-il qu'ils se corrompent ? Si vous penchez vers l'esclavage , faut-il aussi qu'ils vous imitent ? S'ils vous avoient pour maîtres , pourquoi ne conféreriez - vous pas la propriété de leur contrée à une autre puissance , à votre souverain ? Pourquoi ne le rendriez - vous pas leur despote , comme vous l'avez déclaré par un acte solennel despote du Canada ? Faudroit - il alors qu'ils ratifiasent cette extravagante concession ? Et quand ils l'auroient ratifiée , faudroit - il qu'ils obéissent au souverain que vous leur auriez donné , & qu'ils prissent les armes contre vous s'il l'ordonnoit ? Le Roi d'Angleterre a le pouvoir négatif . On n'y fau-
roit publier une loi sans son consentement . Ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'inconvénient , pourquoi les Américains le lui accorderoient - ils chez eux ? Seroit - ce pour l'en dépouiller un jour , les armes à la main , comme il vous arrivera , si votre gouvernement se perfectionne ? Quel*

avantage trouvez-vous à les affujettir à une constitution vicieuse?

Vicieuse ou non, cette constitution, nous l'avons ; & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom Anglois : sans quoi chacune de nos provinces se gouvernant à sa manière, ayant ses loix & prétendant à l'indépendance, nous cessons de former un corps national, & nous ne sommes plus qu'un amas de petites républiques isolées, divisées, sans cesse soulevées les unes contre les autres, & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puissant, capable de tenter cette entreprise, nous l'avons à notre porte.

S'il est à votre porte, il est loin des Américains. Un privilège qui peut avoir quelque inconvénient pour vous, n'en est pas moins un privilège. Mais séparées de la Grande-Bretagne par des mers immenses, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos constitutions ? Qu'est-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre sécurité ? Cette unité, dont vous exagérez les avantages, n'est

encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos loix lorsqu'ils en sont vexés; vous les foulez aux pieds lorsqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes, & vous voulez les taxer. Lorsqu'on porte la moindre atteinte à ce privilège, vous poussez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger; & vous portez le poignard sur la gorge de votre concitoyen, pour le contraindre à y renoncer. Vos ports sont ouverts à toutes les nations; & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandises se rendent par-tout où il vous plaît; & les leurs sont forcées de passer chez vous. Vous manufacturez; & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux, ils ont des fers; & ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix, il faut qu'ils l'achètent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçans; & parce que votre compagnie des Indes périltoit, il falloit que les Américains réparassent ses pertes. Et vous

les appelez vos concitoyens; & c'est ainsi que vous les invitez à recevoir votre constitution. Allez, allez. Cette unité, cette ligue qui vous semble si nécessaire n'est que celle des animaux imbécilles de la fable, entre lesquels vous vous êtes réservé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laissés entraîner à remplir de sang & de ravages le nouveau-monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous persuader que tant de forfaits n'ont pas été les conséquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches que la moindre menace ameneroit tremblans & confternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes pusillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Etoit-ce une raison de vous irriter? Quoi! vos aïeux ont admiré le Batave secouant le joug Espagnol; & ce joug, vous seriez étonnés, vous leurs descendans, que vos

compatriotes , vos frères , ceux qui sentoient votre sang circuler dans leurs veines eussent préféré d'en arroser la terre & de mourir plutôt que de vivre esclaves ? Un étranger , sur lequel vous eussiez formé les mêmes prétentions , vous auroit déarmé , si , vous montrant sa poitrine nue , il vous eût dit : *enfonce le poignard , ou laisse-moi libre* ; & vous égorgez votre frère ; & vous l'égorgez sans remords parce qu'il est votre frère ! Anglois ! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme , fier de sa liberté & attendant à la liberté d'autrui . Voulez-vous que nous croyions que le plus grand ennemi de la liberté , c'est l'homme libre ? Hélas ! nous n'y sommes que trop disposés . Ennemis des rois , vous en avez la morgue . Ennemis de la prérogative royale , vous la portez par-tout . Partout vous vous montrez des tyrans . Eh bien , tyrans des nations & de vos colonies , si vous êtes les plus forts , c'est que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élèvent de toutes les contrées de la terre .

Puisque les mers n'ont pas englouti vos

fiers satellites , dites - moi ce qu'ils deviendront s'il s'élève dans le nouveau - monde un homme éloquent qui promette le salut éternel à ceux qui périront les armes à la main martyrs de la liberté. Américains ! qu'on voie incessamment vos prêtres dans leurs chaires , les mains chargées de couronnes , & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du nouveau-monde , il en est tems ; expiez l'ancien fanatisme qui a désolé & ravagé l'Amérique , par un fanatisme plus heureux , né de la politique & de la liberté. Non , vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu , qui est le principe de la justice & de l'ordre , hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour sacré de la liberté ; il ne veut pas que la servitude avilisse & défigure son plus bel ouvrage. Si l'apothéose est due à l'homme , c'est à celui sans doute qui combat & meurt pour son pays. Mettez son image dans vos temples , approchez-la des autels. Ce sera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux , où chaque jour soit marqué par le nom de quelqu'un de ces

héros qui aura versé son sang pour vous rendre libres. Votre postérité les lira un jour avec un saint respect : elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naissance nous entendissions des chaînes retentir sur notre berceau.

Lorsque la cause de vos colonies étoit débattue dans les assemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adresser ; le voici.

Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorsqu'elle vit la fermentation de ses colonies.

“ Je ne vous parlerai point, Messieurs,
“ de la justice ou de l'injustice de vos
“ prétentions. Je ne suis pas assez étranger
“ aux affaires publiques pour ignorer que
“ cet examen préliminaire & sacré dans
“ toutes les autres circonstances de la vie,
“ seroit déplacé & ridicule dans celle-ci. Je
“ ne rechercherai point quel espoir vous
“ pouvez avoir de réussir, & si vous ferez
“ les plus forts, quoique ce sujet vous
“ parût peut-être de quelque importance,

“ & que je pusse vraisemblablement m’en
 “ promettre votre attention. Je ferai plus.
 “ Je ne comparerai point les avantages de
 “ votre situation si elle réussit , avec les suites
 “ qu’elle aura si vous manquez de succès.
 “ Je ne vous demanderai point jusqu’à quand
 “ vous avez résolu de servir vos ennemis.
 “ Mais je supposerai tout d’un coup que
 “ vous ayez réduit vos colonies au degré
 “ de servitude que vous en exigez. Appre-
 “ nez-moi seulement comment vous les y
 “ fixerez. Par une armée subsistante? Mais
 “ cette armée que vous épuîsera d’hommes
 “ & d’argent , suivra-t-elle ou ne suivra-
 “ t-elle pas l’accroissement de la popula-
 “ tion? Il n’y a que deux réponses à faire
 “ à ma question , & de ces deux réponses ,
 “ l’une me semble absurde , & l’autre vous
 “ ramène au point où vous êtes. J’y ai beau-
 “ coup réfléchi ; & si je ne me trompe ,
 “ j’ai découvert le seul parti raisonnable &
 “ sûr que vous ayez à prendre. C’est aussi-
 “ tôt que vous vous ferez rendus les maî-
 “ tres , d’arrêter les progrès de la popula-
 “ tion , puisqu’il vous paroît plus avanta-

“ geux, plus honnête & plus décent de
“ dominer sur un petit nombre d'esclaves ;
“ que d'avoir pour égaux & pour amis
“ une nation d'hommes libres.

“ Mais, me demanderez-vous, comment
“ arrête-t-on les progrès de la population ?
“ L'expédient pourroit révolter des âmes
“ foibles, des esprits pusillanimes : mais
“ heureusement il n'en est point dans cette
“ auguste assemblée. C'est d'égorger sans
“ pitié la plus grande partie de ces indignes
“ rebelles, & de réduire le reste à la con-
“ dition des nègres. Ces braves & géné-
“ reux Spartiates, si vantés dans les histoires
“ anciennes & modernes, vous en ont
“ donné l'exemple. Comme eux, la tête
“ enveloppée de leur manteau, nos conci-
“ toyens & nos satellites iront la nuit clan-
“ destinement massacrer les enfans de nos
“ Ilotes à côté de leurs pères, sur le sein
“ de leurs mères ; & ne laisseront vivre que
“ le nombre suffisant pour leurs travaux &
“ notre sûreté.”

Anglois ! vous frémissez à cette hor-
rible proposition, & vous demandez quel

parti l'on pourroit prendre. Vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui vous convient. Si le repentiment, excité par vos barbaries, peut se calmer; si les Américains peuvent fermer les yeux sur les ravages qui les entourent; si, en marchant sur les ruines de leurs villes incendiées, de leurs habitations détruites, sur les ossemens de leurs concitoyens épars dans les campagnes; si, en respirant l'odeur du sang que vos mains ont versé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre despotisme; s'il leur est permis de prendre la moindre confiance dans vos discours & de se persuader que vous avez sincèrement renoncé à l'injustice de vos prétentions, commencez par rappeler vos assassins soudoyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés; écartez vos vaisseaux de leurs côtes; & s'il est un citoyen sage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans sa main, qu'il se présente & qu'il dise.

“ O vous, nos concitoyens & nos anciens
 “ amis, permettez-nous ce titre, nous l'avons
 “ profané, mais notre repentir nous rend

“ dignes de le reprendre , & nous aspirons
“ désormais à la gloire de le conserver. Nous
“ confessons en présence de ce ciel & de cette
“ terre qui en ont été les témoins , nous con-
“ fessons que nos prétentions ont été injustes
“ & nos procédés barbares. Oubliez-les
“ comme nous. Relevez vos remparts & vos
“ forteresses. Rassemblez-vous dans vos pai-
“ sibles habitations. Effaçons jusqu’à la der-
“ nière goutte du sang qui a coulé. Nous
“ admirons l’esprit généreux qui vous a di-
“ rigés. C’est le même auquel dans des cir-
“ constances semblables nous avons dû notre
“ salut. Oui , c’est à ces marques sur-tout que
“ nous vous reconnoissons pour nos conci-
“ toyens & pour nos frères. Vous voulez être
“ libres ; foyez libres. Soyez-le dans toute
“ l’étendue que nous avons attachée nous-
“ mêmes à ce nom sacré. Ce n’est pas de
“ nous que vous tenez ce droit. Nous ne
“ pouvons ni vous le donner , ni vous le
“ ravir. Vous l’avez reçu comme nous de
“ la nature , que le crime & le fer des tyrans
“ peuvent combattre , mais que le crime &
“ le fer des tyrans ne peuvent détruire. Nous

“ ne prétendons à aucune sorte de supériorité
 “ sur vous. Nous n’aspérons qu’à l’honneur de
 “ l’égalité. Cette gloire nous suffit. Nous con-
 “ noissons trop bien le prix inestimable de
 “ nous gouverner par nous-mêmes, pour
 “ vouloir désormais vous en dépouiller.

“ Maîtres & arbitres suprêmes de votre
 “ législation, si vous pouvez dans vos états
 “ vous créer un meilleur gouvernement que
 “ le nôtre, nous vous en félicitons d’avance.
 “ Votre bonheur ne nous inspirera d’autre
 “ sentiment que le desir de vous imiter. For-
 “ mez-vous des constitutions adaptées à
 “ votre climat, à votre sol, à ce monde nou-
 “ veau que vous civilisez. Qui peut mieux
 “ connoître que vous vos propres besoins ?
 “ Des ames fières & vertueuses telles que les
 “ vôtres ne doivent obéir à d’autres loix
 “ qu’à celles qu’elles se donneront elles-
 “ mêmes. Tout autre joug seroit indigne
 “ d’elles. Réglez vous-mêmes vos taxes. Nous
 “ ne vous demandons que de vous conformer
 “ à notre usage dans l’assiette de l’impôt. Nous
 “ vous présenterons l’état de nos besoins ; &
 “ vous assignerez de vous-mêmes la juste

“ proportion entre vos secours & vos ri-
“ chesses.

“ D’ailleurs , exercez votre industrie,
“ comme nous exerçons la nôtre ; exercez-la
“ sans limites. Mettez à profit les bienfaits
“ de la nature & les contrées fécondes que vous
“ habitez. Que le fer de vos mines , les laines
“ de vos troupeaux, la dépouille des animaux
“ sauvages errans dans vos bois , façonnés
“ dans vos manufactures , prennent sous vos
“ mains une valeur nouvelle. Que vos ports
“ soient libres. Allez exposer vos denrées &
“ les productions de vos arts dans toutes les
“ parties du monde ; allez chercher celles
“ dont vous avez besoin. C’est un de nos
“ privilèges, qu’il soit aussi le vôtre. L’em-
“ pire de l’océan , que nous avons conquis
“ par deux siècles de grandeur & de gloire ,
“ vous appartient comme à nous. Nous serons
“ unis par les liens du commerce. Vous nous
“ apporterez vos productions que nous ac-
“ ceptons de préférence à celles de tous les
“ autres peuples , & nous espérons que vous
“ préférerez les nôtres à celles de l’étranger ,
“ sans toutefois que vous y soyez astreints

“ par aucune loi, que par celle de l'intérêt
 “ commun, & le titre de concitoyens &
 “ d'amis.

“ Que vos vaisseaux & les nôtres, décorés
 “ du même pavillon, couvrent les mers, &
 “ que des deux côtés il s'élève des cris de
 “ joie, lorsque ces vaisseaux amis se ren-
 “ contreront au milieu des déserts de l'océan.
 “ Que la paix renaisse, que la concorde dure
 “ à jamais entre nous. Nos concevons enfin
 “ que la chaîne d'une bienveillance réciproque est la seule qui puisse lier des em-
 “pires aussi éloignés, & que tout autre prin-
 “cipe d'unité seroit injuste & précaire.

“ Que sur ce nouveau plan d'une amitié
 “ éternelle, l'agriculture, l'industrie, les
 “ loix, les arts, & la première de toutes
 “ les sciences, celle de faire le plus grand
 “ bien des états & des hommes, se per-
 “fectionne parmi vous. Que le récit de
 “ votre bonheur appelle autour de vos ha-
 “bitations tous les infortunés de la terre.
 “ Que les tyrans de tous les pays, que
 “ tous les oppresseurs, ou politiques ou
 “ sacrés, sachent qu'il existe un lieu dans
 “ le

“ le monde où l'on peut se dérober à leurs
 “ chaînes ; où l'humanité flétrie a relevé
 “ sa tête ; où les moissons croissent pour le
 “ pauvre ; où les loix ne sont plus que le
 “ garant de la félicité ; où la religion est
 “ libre & la conscience a cessé d'être esclav-
 “ ve ; où la nature enfin semble vouloir
 “ se justifier d'avoir créé l'homme, & le
 “ gouvernement si long-tems coupable sur
 “ toute la terre répare enfin ses crimes. Què
 “ l'idée d'un pareil asyle épouvante les
 “ despotes & leur serve de frein : car si le
 “ bonheur des hommes leur est indifférent,
 “ ils sont du-moins ambitieux & avarés,
 “ & veulent conserver, & leur pouvoir,
 “ & leurs richesses.

“ Nous-mêmes, ô nos concitoyens,
 “ ô nos amis, nous-mêmes nous profiterons
 “ de votre exemple. Si notre constitution
 “ s'altérait ; si la richesse publique corrom-
 “ poit la cour, & la cour la nation ; si
 “ nos rois à qui nous avons donné tant
 “ d'exemples terribles les oublioient enfin ?
 “ si nous étions menacés, nous qui étions
 “ un peuple auguste, de ne devenir que le

“ plus lâche & le plus vil des troupeaux ;
 “ en nous vendant nous-mêmes : le spectacle
 “ de vos vertus & de vos loix pourroit
 “ nous ranimer. Il rappelleroit à nos cœurs
 “ avilis, & le prix & la grandeur de la
 “ liberté ; & s’il faut que cet exemple
 “ devienne impuissant ; s’il faut que l’escla-
 “ vage, fuite de la corruption vénale ,
 “ s’établisse un jour dans ce même pays ,
 “ qui a été inondé de sang pour la cause de
 “ la liberté , & où nos pères ont vu les
 “ échafauds dressés pour les tyrans : alors
 “ nous abandonnerons en foule cette terre
 “ ingrate livrée au despotisme , & nous
 “ laisserons le monstre régner sur un désert.
 “ Vous nous recevrez alors en qualité d’amis
 “ & de frères. Vous partagerez avec nous
 “ ce sol, cet air libre, comme les ames de
 “ leurs généreux habitans ; & grace à vos
 “ vertus, nous retrouverons encore l’An-
 “ gleterre & une patrie.

“ Voilà, braves concitoyens & notre
 “ espérance & nos vœux. Recevez donc
 “ nos sermens, gages d’une si sainte alliance.
 “ Invoquons, pour rendre ce traité plus

“ solemnel, invoquons nos ancêtres com-
 “ muns, qui tous ont été animés de l’esprit
 “ de liberté comme vous, & n’ont pas
 “ craint de mourir pour la défendre. Attes-
 “ tons la mémoire des fondateurs illustres
 “ de vos colonies, celle de vos augustes
 “ législateurs, du philosophe Locke, qui
 “ le premier sur la terre fit un code de
 “ tolérance, du vénérable Penn, qui le
 “ premier fonda une ville de frères. Les
 “ ames de ces grands hommes, qui dans
 “ ce moment, sans doute, ont les yeux
 “ fixés sur nous, sont dignes de présider
 “ à un traité qui doit assurer la paix de
 “ deux mondes. Jurons en leur présence,
 “ jurons sur ces mêmes armes avec les-
 “ quelles vous nous avez combattus, de
 “ rester à jamais unis & fidèles; & quand
 “ nous aurons prononcé tous ensemble un
 “ serment de paix, prenez alors ces mêmes
 “ armes, transportez-les dans un dépôt
 “ sacré, où les pères les montreront à
 “ chaque génération nouvelle; & là, gar-
 “ dez-les fidèlement d’âge en âge pour les
 “ tourner un jour contre le premier, soit

“ Anglois , soit Américain , qui osera pro-
“ poser de rompre cette alliance , égale-
“ ment utile , également honorable pour les
“ deux peuples.”

A ce discours , j'entends les villes , les hameaux , les campagnes , toutes les rives de l'Amérique septentrionale retentir des plus vives acclamations , répéter avec attendrissement le nom de leurs frères Anglois , le nom de la mère-patrie. Les feux de la joie succèdent aux incendies de la discorde , & cependant les nations jalouses de votre puissance restent dans le silence , dans l'étonnement & dans le désespoir.

Votre parlement va s'assembler. Qu'en faut-il espérer ? La raison s'y fera-t-elle entendre , ou persévéra-t-il dans sa folie ? Sera-t-il le défenseur des peuples ou l'instrument de la tyrannie des ministres ? Ses actes seront-ils les décrets d'une nation libre , ou des édits dictés par la cour ? J'assiste aux délibérations de vos chambres. Ces lieux révérens retentissent de harangues pleines de modération & de sagesse. La douce persuasion y paroît couler des lèvres des orateurs

les plus distingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur est rempli d'espérance. Tout-à-coup une voix, organe du despotisme & de la guerre, suspend cette émotion délicieuse.

“ Anglois, s'écrie un déclamateur for-
 “ céné, pouvez-vous balancer un moment?
 “ ce sont vos droits, vos intérêts les plus
 “ importans; c'est la gloire de votre nom
 “ qu'il faut défendre. Ces grands biens ne
 “ sont pas attaqués par une puissance étran-
 “ gère. Un ennemi domestique les menace.
 “ Le danger est plus grand, l'outrage est
 “ plus sensible.

“ Entre deux peuples rivaux & armés
 “ pour des prétentions mutuelles, la poli-
 “ tique peut quelquefois suspendre les com-
 “ bats. Contre des sujets rebelles, la plus
 “ grande faute est la lenteur, toute modéra-
 “ tion est faiblesse. L'étendard de la révolte
 “ fut levé par l'audace, qu'il soit déchiré
 “ par la force. Tombe, tombe sur les mains
 “ qui l'ont déployé, le glaive de la justice.
 “ Hâtons-nous. Pour étouffer les révolu-
 “ tions, il est un premier moment qu'il faut
 “ saisir. Ne donnons pas aux esprits étonnés,

“ le tems de s'accoutumer à leur crime ; aux
 “ chefs , le tems d'affermir leur pouvoir ; au
 “ peuple , celui d'apprendre à obéir à de
 “ nouveaux maîtres. Le peuple , dans la
 “ revolte , est presque toujours entraîné par
 “ un mouvement étranger. Ni sa fureur , ni
 “ sa haine , ni son amour ne lui appartiennent.
 “ Ou lui donne ses passions comme ses
 “ armes. Déployons à ses yeux la force &
 “ la majesté de l'empire Britannique. Il va
 “ tomber à nos pieds ; il passera en un
 “ instant de la terreur au remords ; du re-
 “ mords à l'obéissance. S'il faut user de la
 “ sévérité des armes , point de ménagement.
 “ Dans la guerre civile , la pitié est
 “ la plus fautive des vertus. Le glaive une
 “ fois tiré ne doit plus s'arrêter que par
 “ la soumission. C'est à eux désormais à
 “ répondre au ciel & à la terre de leurs
 “ propres malheurs. Songez qu'une sévérité
 “ passagère , dans ces contrées rebelles , doit
 “ nous assurer l'obéissance & la paix pour
 “ des siècles.

“ Pour suspendre nos coups , pour désar-
 “ mer nos bras , on nous dit , on nous répète

“ que ce pays est peuplé de nos concitoyens,
 “ de nos amis, de nos frères. Quoi, invo-
 “ quer en leur faveur des noms qu’ils ont
 “ outragés, des liens qu’ils ont rompus ! Ces
 “ noms, ces liens sacrés sont ce qui les
 “ accuse & qui les rend coupables. Depuis
 “ quand ces titres si révéérés n’imposent-ils
 “ des devoirs qu’à nous ? Depuis quand des
 “ enfans rebelles, ont-ils le droit de s’armer
 “ contre leur mère, de lui ravir son héritage,
 “ de déchirer son sein ? Ils parlent de liberté.
 “ Je respecte ce nom comme eux : mais
 “ cette liberté est-elle de l’indépendance ?
 “ Est-elle le droit de renverser une législa-
 “ tion établie & fondée depuis deux siècles ?
 “ Est-elle le droit d’usurper tous les nôtres ?
 “ Ils parlent de liberté ; & moi je parle de
 “ la suprématie & de la puissance souveraine
 “ de l’Angleterre.

“ Quoi, s’ils avoient à former quelques
 “ plaintes, s’ils refusoient de porter avec
 “ nous une foible portion du fardeau qui
 “ nous accable & de s’affocier à nos charges
 “ comme nous les affocions à notre gran-
 “ deur, n’avoient-ils d’autre voie que celle

“ de la révolte & des armes ! On les appelle
“ nos concitoyens & nos amis ; & moi je
“ ne vois en eux que les persécuteurs & les
“ ennemis les plus cruels de notre patrie.
“ Nous avons des ancêtres communs ; oui,
“ sans doute : mais ces respectables aïeux ,
“ je les évoque moi-même avec confiance.
“ Si leurs ombres pouvoient reprendre ici
“ leur place , leur indignation égaleroit la
“ nôtre. Avec quel courroux ces vertueux
“ citoyens entendraient , que ceux de leurs
“ descendans qui se sont fixés au-delà des
“ mers n’ont pas plutôt senti leurs forces ,
“ qu’ils en ont fait le coupable essai contre
“ leur patrie ; qu’ils se sont armés contre
“ elle de ses propres bienfaits ? Oui tous ,
“ jusqu’à cette secte pacifique à qui son fon-
“ dateur inspira le devoir de ne jamais
“ tremper ses mains dans le sang ; eux qui
“ ont respecté les jours & les droits des
“ peuples sauvages ; eux qui par enthousiasme de l’humanité ont brisé les fers de
“ leurs esclaves : aujourd’hui également in-
“ fidèles à leur pays & à leur religion ,
“ ils arment leurs mains pour le carnage ;

& c'est contre vous. Ils traitent tous les
 hommes de frères ; & vous, vous seuls
 de tous les peuples êtes exclus de ce titre.
 Ils ont appris au monde que les sauvages
 Américains , que les nègres de l'Afrique
 leur sont désormais moins étrangers que
 les citoyens de l'Angleterre.

Armez-vous. Vengez vos droits offen-
 sés. Vengez votre grandeur trahie. Dé-
 ployez cette puissance qui se fait redouter
 dans l'Europe, dans l'Afrique & dans
 l'Inde, qui a si souvent étonné l'Amé-
 rique elle-même ; & puisqu'entre un
 peuple souverain & le sujet qui se ré-
 volte , il n'y a plus désormais d'autre
 traité que la force, que la force décide.
 Conservez, reprenez cet univers qui vous
 appartient, & que l'ingratitude & l'au-
 dace veulent vous ravir."

Les sophismes d'un rhéteur véhément ,
 appuyés par l'influence du trône & par
 l'orgueil national, étouffent dans la plupart
 des représentans du peuple le desir d'un ar-
 rangement pacifique. Les résolutions nou-
 velles ressemblent aux résolutions primi-

L'An-
 gleterre se
 détermine
 à réduire
 ses col-
 nies par la
 force.

tives. Tout y porte même d'une manière plus décidée l'empreinte de la férocité & du despotisme. On lève des armées ; on équipe des flottes. Les généraux , les amiraux font voile vers le nouveau-monde , avec des ordres , avec des projets destructifs & fanguinaires. Il n'y a qu'une soumission sans réserve qui puisse prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Jusqu'à cette époque mémorable , les Américains s'étoient bornés à une résistance que les loix Angloises , elles-mêmes, autorisoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même , auxquels on pourroit supposer des idées plus étendues , n'avoient encore osé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin , ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire sous les ailes duquel ils avoient prospéré. Le bruit des grands préparatifs qui se faisoient dans l'ancien hémisphère pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau,

étouffa ce qui pouvoit rester d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agissoit plus que de donner de l'énergie aux esprits. Ce fut l'effet que produisit un ouvrage, intitulé *Le Sens Commun*. Nous allons représenter ici le fond de sa doctrine sans nous astreindre précisément à la forme qu'il a suivie.

Jamais, disoit l'auteur de cet écrit célèbre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'est pas celui d'une ville ou d'une province, c'est celui d'un continent immense & d'une grande partie du globe. Ce n'est pas l'intérêt d'un jour, c'est celui des siècles. Le présent va décider d'un long avenir; & plusieurs centaines d'années après que nous ne serons plus, le soleil, en éclairant cet hémisphère, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-tems nous avons parlé de réconciliation & de paix: tout est changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la première goutte de sang a coulé, le tems des discussions n'est plus. Un jour a fait naître une révolution. Un jour nous a transportés dans un siècle nouveau.

Des ames timides, des ames qui mesurent l'avenir par le passé, croient que nous avons besoin de la protection de l'Angleterre. Elle put être utile à une colonie naissante ; elle est devenue dangereuse pour une nation déjà formée. L'enfance a besoin d'être soutenue ; il faut que la jeunesse marche libre & avec la fierté qui lui convient. De nation à nation, ainsi que d'homme à homme, qui peut avoir la force & le droit de me protéger, peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur, pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples sont trop pressés pour que cette partie du globe jouisse d'une paix constante. Les intérêts des cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent sans cesse. Amis de l'Angleterre, nous sommes forcés d'avoir tous ses ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous, séparons-nous. La neutralité, le commerce & la paix : voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne sur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin.

Ainsi le veut la nature , la nécessité & le tems. Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une constitution passagère ; & nous ne léguerons à notre postérité qu'un état incertain, des dissensions & des dettes. Si nous voulons assurer son bonheur, séparons-nous. Si nous sommes pères, si nous aimons nos enfans , séparons-nous. Des loix & la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre est trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi, toujours traverser deux mille lieues pour demander des loix , pour réclamer justice, pour nous justifier de crimes imaginaires, pour solliciter avec bassesse la cour & les ministres d'un climat étranger ! Quoi, attendre pendant des années chaque réponse, & si trop souvent encore c'étoit l'injustice qu'il fallût ainsi chercher à travers l'océan ! Non, pour un grand état, il faut que le centre & le siège du pouvoir soit dans l'état même. Il n'y a que le despotisme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainsi leurs loix de maîtres éloignés ou de pachas qui

représentent des tyrans invisibles. Mais ne l'oubliez pas, plus la distance augmente, plus le despotisme s'appesantit, & les peuples alors privés de presque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le foumettre aux habitans d'une île dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle suit par tout, dans les cieux comme sur la terre. Par la loi des masses & des distances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement sans une confiance mutuelle, entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en est fait, ce commerce est rompu; il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des esclaves; l'Amérique, qu'elle sentoit également & ses droits & ses forces. Chacune a trahi son secret. Dès ce moment plus de traité. Il seroit signé par la haine & la défiance, la haine qui ne pardonne pas; la défiance qui de sa nature est irréconciliable.

Voulez-vous savoir quel seroit le fruit d'un accommodement? votre ruine. Vous avez besoin de loix; vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit? La nation Angloise? Elle est jalouse de votre accroissement. Le ? Il est votre ennemi. Vous-même, dans vos assemblées? Ne vous souvenez-vous plus que toute législation est soumise au droit négatif du monarque qui veut vous subjuguier? Ce droit seroit un droit terrible sans cesse armé contre vous. Formez des demandes; elles seront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce; ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne fera plus qu'une guerre sourde, celle d'un ennemi qui veut détruire sans combattre; ce sera dans l'ordre politique un assassinat lent & caché, qui fait naître la langueur, prolonge & nourrit la foiblesse, & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. • Soumettez-vous à l'Angleterre : voilà votre fort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits sont la nécessité, une juste dé-

fenſe, nos malheurs, ceux de nos enfans, les excès commis contre nous. Nos droits font notre titre auguſte de nation. C'eſt au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre eſt déformais le ſeul tribunal qui exiſte pour nous. Eh-bien, puïſqu'il faut combattre, que ce ſoit du-moins pour une cauſe qui en ſoit digne, & qui nous paie & de nos tréſors & de notre ſang. Quoi, nous expoſerons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant ſous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement; c'eſt-à-dire pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre eſclavage ? Quoi, ce ſera à la lueur des incendies; ce ſera ſur la tombe de nos pères, de nos enfans, de nos femmes que nous ſignerons un traité avec nos oppreſſeurs ! & tout couverts de notre ſang ils daigneront nous pardonner ! Ah, nous ne ſerions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu

Le droit de combattre. La liberté seul peut nous absoudre. La liberté, & une liberté entière, est le seul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je? Dès ce moment, elle nous appartient. C'est dans les plaines sanglantes de Lexington que nos titres sont écrits; c'est-là que l'Angleterre a déchiré de sa main le contrat qui nous unissoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fusil contre nous, la nature elle-même nous a proclamés libres & indépendans.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeunesse des nations est l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'est le tems de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne sont point encore entourées de cet appareil de luxe qui sert d'ôtage à la tyrannie. Nos bras ne se sont point énervés dans les arts de la mollesse. On ne voit point dominer parmi nous cette noblesse qui, par sa constitution même, est l'alliée nécessaire des rois; qui n'aime la liberté que lorsqu'elle en peut faire un moyen d'oppression; cette noblesse avide de droits & de titres, pour

qui dans les tems de révolutions & de crise, le peuple n'est qu'un instrument, pour qui le pouvoir suprême est un corrompueur tout prêt.

Vos colonies sont formées d'hommes simples & courageux, d'hommes laborieux & fiers, propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté est leur premier besoin. Les travaux rustiques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthousiasme public fera éclore des talens inconnus. C'est dans les révolutions que les ames s'agrandissent, que les héros se montrent & prennent leur place. Rappelez-vous la Hollande, & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de sa liberté : voilà votre exemple. Rappelez-vous ses succès : voilà votre présage.

Que notre premier pas soit de nous former une constitution qui nous unisse. Le moment est venu. Plus tard, elle seroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du hasard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richesses, plus il s'élevera de barrières entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts

& de provinces ? Il faut pour une pareille union que chaque peuple sente à la fois , & sa foiblesse , & la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'est alors qu'entre les peuples , comme entre les hommes , naissent ces amitiés vigoureuses & profondes qui associent les ames avec les ames & les intérêts avec les intérêts. C'est alors qu'un seul esprit errant de tout part , forme le génie des états , & que toutes les forces dispersées deviennent en se rapprochant , une force unique & terrible. Grace à nos persécuteurs , nous sommes à cette époque. Si nous avons du courage , c'est pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont saisi le moment favorable pour se faire un gouvernement. Une fois échappé , ce moment ne revient plus ; & l'on en est puni pendant des siècles par l'anarchie ou l'esclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils seroient impuissans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il est en notre pouvoir de former la plus belle constitution qu'il y ait jamais eue

parmi les hommes. Vous avez lu dans vos livres sacrés l'histoire du genre-humain enseveli sous une inondation générale du globe. Une seule famille survécut, & fut chargée par l'Être suprême de renouveler la terre. Nous sommes cette famille. Le despotisme a tout inondé, & nous pouvons renouveler le monde une seconde fois.

Nous allons, dans ce moment, décider du sort d'une race d'hommes plus nombreuse peut-être que tous les peuples de l'Europe ensemble. Attendrons-nous que nous soyons la proie d'un conquérant, & que l'espérance de l'univers soit détruite? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés sur nous, & nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur destin. Si nous les trahissons, un jour elles se promèneront avec leurs fers sur nos tombeaux & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour devise ces mots :
S'UNIR OU MOURIR.

Unissons-nous, & commençons par dé-

clarer notre INDÉPENDANCE. Elle seule peut effacer le titre de sujets rebelles que nos insolens oppresseurs osent nous donner. Elle seule peut nous faire remonter à la dignité qui nous est due, nous assurer des alliés parmi les puissances, imprimer le respect même à nos ennemis; & si nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter avec la force & la majesté qui convient à une nation.

Mais je le repète. Hâtons-nous. Notre incertitude fait notre foiblesse. Osons être libres, & nous le sommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons. Nous nous observons tous avec une curiosité inquiète. Il semble que nous soyions étonnés de notre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'est plus le tems de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonspection cesse d'être prudence. Tout ce qui est extrême demande une résolution extrême. Alors les démarches les plus hardies sont les plus sages; & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du succès.

Tel étoit le fond des sentimens & des ^{Les co-}lonies

rompent
les liens
qui les
unissoient
à l'Angle-
terre, &
s'en déclai-
rent indé-
pendan-
ces.

idées répandues dans cet ouvrage. Ils affer-
mirent dans leurs principes les esprits hardis
qui, depuis long-tems, demandoient qu'on
se détachât entièrement de la métropole. Les
citoyens timides, qui jusqu'alors avoient
chancelé, se décidèrent enfin pour ce grand
déchirement. Le vœu pour l'indépendance
eut assez de partisans pour que le 4 juillet
1776, le congrès général se déterminât à la
prononcer.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des
célèbres orateurs d'Athènes & de Rome!
Avec quelle grandeur, avec quel enthousiasme
ne parlerois-je pas des hommes gé-
néreux qui, par leur patience, leur sagesse
& leur courage, élevèrent ce grand édifice?
Hancock, Franklin, les deux Adams furent
les plus grands acteurs dans cette scène inté-
ressante: mais ils ne furent pas les seuls. La
postérité les connoîtra tous. Leurs noms
fameux lui seront transmis par une plume
plus heureuse que la mienne. Le marbre &
le bronze les montreront aux siècles les
plus reculés. En les voyant, l'ami de la
liberté sentira ses yeux se remplir de larmes

délicieuses, son cœur tressaillir de joie. On a écrit au dessous du buste de l'un d'eux :
 IL ARRACHA LA Foudre AU CIEL
 ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te visiter. Jamais je ne me verrai au milieu des respectables personnages de ton aréopage; jamais je n'assisterai aux délibérations de ton congrès. Je mourrai sans avoir vu le séjour de la tolérance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & sacrée ne couvrira pas ma cendre: mais je l'aurai désiré; & mes dernières paroles seront des vœux adressés au ciel pour ta prospérité.

Quoique l'Amérique fût assurée de l'approbation universelle, elle crut devoir exposer aux yeux des nations les motifs de sa conduite. Elle publia son manifeste, & on y lut: que l'histoire de la nation Angloise & de son roi n'offrira à l'avenir qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tissu d'outrages & d'usurpations qui tendoient éga-

lement à l'établissement d'une tyrannie absolue dans ces provinces.

Elle dira que son monarque a refusé son consentement aux loix les plus salutaires & les plus nécessaires au bien public.

Qu'il a transféré les assemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aisément les députés à ses vues.

Qu'il a plusieurs fois dissous la chambre des représentans, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laissé, après cette dissolution, les états trop long-tems sans représentans, & par conséquent exposés aux inconvéniens résultant du défaut d'assemblée.

Qu'il s'est efforcé d'arrêter la population, en rendant la naturalisation des étrangers difficile, & en vendant trop cher les terrains dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans sa dépendance, en statuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices, & leurs salaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'em-

ployés qui devoroient notre substance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu, en pleine paix, au milieu de nous des forces considérables, sans le consentement du pouvoir législatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile & même supérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger dans nos maisons des gens de guerre armés, & les mettre à couvert des peines dues aux meurtres qu'ils pourroient commettre en Amérique; pour détruire notre commerce dans toutes les parties du globe; pour nous imposer des taxes sans notre aveu; pour nous priver, dans plusieurs cas, de nos jugemens par jurés; pour nous transporter & nous faire juger au-delà des mers; pour nous enlever nos chartes, supprimer nos meilleures loix, altérer le fonds & la forme de notre gouvernement; pour suspendre notre propre législation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué son gouver-

nement dans les provinces Américaines , en nous déclarant déchus de sa protection & en nous faisant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes , détruire nos ports , brûler nos villes , massacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens , faits prisonniers en pleine mer , à porter les armes contre leur patrie , à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs frères , ou à périr eux-mêmes par des mains si chères.

Qu'il a excité parmi nous des divisions intestines , & qu'il s'est efforcé de soulever contre nos paisibles habitans les sauvages barbares , accoutumés à tout massacrer , sans distinction de rang , de sexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit sur nos plages des armées mercenaires & étrangères , chargées de consommer l'ouvrage de la défoliation & de la mort.

Et qu'un prince , dont le caractère fut ainsi marqué par tous les traits de la tyrannie , n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds

formés par le sang, par la religion & par l'habitude, devoit être soutenue par un grand concert de volontés, par des mesures sages & vigoureuses. Les Etats-Unis de l'Amérique se donnèrent une constitution fédérative qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque province eut une assemblée formée par les représentans des divers districts, & en qui résidoit la puissance législative. Son président eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ses obligations étoient d'écouter tous les citoyens; de les convoquer lorsque les circonstances le demanderoient; de pourvoir à l'armement, à la subsistance des troupes, & d'en concerter avec leurs chefs les opérations. Il fut mis à la tête d'un comité secret qui devoit entretenir des liaisons suivies avec le congrès général. Le tems de sa gestion fut borné à deux ans: mais les loix permettoient de le prolonger.

Les provinces ne devoient pas compte de leur administration au grand conseil de la nation, quoique composé des députés

de toutes les colonies. La supériorité du congrès général sur les congrès particuliers se bornoit à ce qui étoit du ressort de la politique & de la guerre.

Mais quelques personnes ont jugé que l'institution de ce corps n'étoit pas aussi bien combinée que la législation des provinces. Il semble en effet que des états fédératifs, qui sortent de la condition de sujets pour s'élever à l'indépendance, ne peuvent sans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci, s'ils étoient ou infidèles ou peu éclairés, pourroient remettre l'état entier dans ses fers dont il cherche à s'échapper. Il semble que dans ces momens de révolution la volonté publique ne sauroit être trop connue, trop littéralement prononcée. Sans doute, il est nécessaire, dit-on, que toutes les démarches, toutes les opérations qui concourent à l'attaquer & à la défense commune, soient décidées par les représentans communs du corps de l'état : mais la continuation de la guerre, mais les conditions de la paix

devroient être délibérées dans chaque province ; & les délibérations transmises au congrès par les députés qui soumettroient l'avis de leurs provinces à la pluralité. On ajoute enfin que si dans les gouvernemens affermis , il est bon que le peuple se repose avec confiance sur la sagesse de son sénat , dans un état où la constitution se forme , où le peuple , encore incertain de son sort , redemande sa liberté les armes à la main , il faut que tous les citoyens soient sans cesse au conseil , à l'armée , dans la place publique , & qu'ils aient les yeux toujours ouverts sur les représentans à qui ils ont confié leur destinée.

Quoique ces principes soient vrais en général , on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en est point d'elle comme des républiques fédératives que nous voyons en Europe , je veux dire la Hollande & la Suisse , qui n'occupent qu'un terrain de peu d'étendue , & où il est aisé d'établir une communication rapide entre toutes les pro-

vinces. On peut dire la même chose des confédérations de l'ancienne Grèce. Ces états étoient placés à peu de distance les uns des autres, presque refferrés dans les bornes du Péloponnèse ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats-Unis d'Amérique, semés sur un continent immense ; occupant dans le nouveau-monde un espace de près de quinze degrés ; séparés par des déserts, des montagnes, des golfes & par une vaste étendue de côtes, ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider sur les intérêts politiques sans les délibérations particulières de chaque province ; si à chaque occasion un peu importante, à chaque événement imprévu, il falloit de nouveaux ordres &, pour ainsi dire, un nouveau pouvoir aux représentans, ce corps resteroit sans activité. Les distances à franchir, les longueurs & la multitude des débats trop souvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs ce n'est jamais dans la naissance d'une constitution & au milieu des grandes

fermentations de la liberté que l'on doit craindre que en corps de représentans trahisse, par corruption ou par foiblesse, les intérêts qui lui sont confiés. C'est plutôt dans un pareil corps que l'esprit général & s'exalte & s'enflamme. C'est-là que réside, dans sa vigueur, le génie de la nation. Choisis par l'estime de leurs concitoyens, choisis dans un tems où toute fonction publique est un danger & tout suffrage est un honneur ; placés à la tête de ceux qui composeront à jamais cet aréopage célèbre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthousiasme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les siècles leur nom sur le frontispice d'un monument auguste qui s'élève. Les craintes que les partisans du système contraire pourroient avoir sur cet objet paroissent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit se faire qu'un peuple qui combat pour sa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur

de l'avenir, sentit affoiblir son courage, & fut tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageuse, & qui coûte des périls & du sang. C'est alors qu'il seroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ses oppresseurs, & d'avoir déposé ce droit dans les mains du sénat qu'il a choisi pour servir d'organe à sa volonté, quand cette volonté étoit libre, fière & courageuse. Il semble lui avoir dit au moment où il l'institua. Je lève l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras se lassoit de combattre, si je pouvois m'avilir jusqu'à implorer le repos, soutiens-moi contre ma foiblesse. N'écoute pas des vœux indignes de moi que je désavoue d'avance; & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne sera brisée.

En effet, si l'on consulte l'histoire des républiques, on verra que la multitude a presque toujours l'impétuosité & la chaleur du premier moment: mais que ce n'est que dans un petit nombre d'hommes, choisis & faits pour servir de chefs, que résident ces

résol-

résolutions constantes & vigoureuses qui marchent d'un pas ferme & assuré vers un grand but, ne se détournent jamais & combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

Quoi qu'il en soit, & quelque parti qu'on prenne sur cette discussion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur système de gouvernement, lorsque dans le mois de mars Hopkins enlevait de l'Isle Angloise de la Providence une très-nombreuse artillerie & d'abondantes munitions de guerre; lorsqu'au commencement de mai, Carleton chassoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande possession; lorsqu'en juin, Clinton & Parker étoient si vigoureusement repoussés sur les côtes de l'Amérique méridionale. De plus grandes scènes suivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau général qui avoit évacué Boston. Reçu le 2 avril à Halifax, il en étoit parti le 10 juin pour se porter

La guerre commence entre les Etats Unis & l'Angleterre.

sur la petite île des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y joignirent successivement; & le 28 août, il débarqua sans opposition à l'Île-Longue, sous la protection d'une flotte commandée par l'amiral son frère. Les Américains ne montrèrent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que sur le rivage. Après une médiocre résistance & d'assez grandes pertes, ils se réfugièrent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit su profiter de ses avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnèrent la ville de New-York beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'Île-Longue; & ils se replièrent sur Kingsbridge ou le Pont du Roi, où tout paroissoit disposé pour une résistance opiniâtre.

Si les Anglois avoient suivi leurs premiers succès avec la vivacité qu'exigeoient les circonstances, les nouvelles levées qu'on leur oppoisoit auroient été infailliblement dispersées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laissa six semaines pour se rassurer; & elles n'abandonnèrent leurs retranchemens

qué dans la nuit du premier au second novembre, lorsque les mouvemens qui se faisoient sous leurs yeux les convinquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef, Washington, n'avoit pas voulu confier la destinée de sa patrie à une action, qui auroit pu, qui naturellement auroit dû être décisive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il savoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée, sont toujours funestes à l'étranger. Cette conviction le détermina à se replier sur le Jersey, avec le projet de traîner la guerre en longueur. Favorisé par l'hiver par la connoissance du pays, par la nature du terrain qui ôtoit à la discipline une partie de ses avantages, il pouvoit se flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile province, & de tenir l'ennemi éloigné de la Pensilvanie. Tout-à-coup, il voit ses drapeaux abandonnés par des soldats dont l'engagement n'étoit que pour six ou même pour trois mois, & d'une armée de vingt-cinq mille hommes, à peine lui en reste-t-il deux mille cinq cens avec lesquels il est trop

heureux de pouvoir se sauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devoient passer la rivière à la suite de ce petit nombre de fugitifs, & achever de les disperfer. Si les cinq mille hommes destinés à la conquête de Rhode-Island l'avoient remontée sur les navires qui les portoient, la jonction des deux corps se seroit faite sans opposition dans Philadelphie même; & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célèbre & intéressante qui lui avoit servi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on, dans le tems, au général Anglois d'avoir été timide & trop circonspect dans les opérations de la campagne. Ce qui est certain, c'est qu'il fut téméraire dans la distribution de ses quartiers d'hiver. Il les prit, comme s'il ne fût pas resté en Amérique un seul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquieter.

Cette présomption enhardit les milices de la Pensilvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues & réunies pour leur salut

commun. Le 25 décembre, elles traversent la DélaWare & fondent inopinément sur Trenton, occupé par quinze cens des douze mille Hessois, si lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps est massacré, pris ou dispersé tout entier. Huit jours après, trois régimens Anglois sont également chassés de Princetown : mais après avoir mieux soutenu leur réputation que les troupes étrangères à leur solde. Ces événemens inattendus réduisent les ennemis de l'Amérique dans le Jersey, aux postes d'Amboy & de Brunswick : encore y sont-ils très-harcelés durant le reste de la mauvaise saison. L'effet des grandes passions & des grands dangers est souvent d'étonner l'ame & de la jeter dans une sorte d'engourdissement qui la prive de l'usage de ses forces. Peu-à-peu, elle revient à elle-même, & se reconnoît. Toutes ses facultés suspendues un moment, se développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ses ressorts, & sa force se met au niveau de sa situation. Dans une grande multitude ; quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, & il se commu-

nique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les états confédérés. Il en sortoit des toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'Armée Angloise, désespérant de se tracer par le Jersey une route en Pensilvanie, s'embarque enfin le 23 juillet, & atteint par la baie de Chesapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ses généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'est pas interrompue jusqu'à Brandywine. Là, elle attaque, elle bat les Américains le 11 septembre ; & arrive le 30 à Philadelphie, abandonnée le 25 par le congrès, & quelques jours plutôt ou plus tard par le plus grand nombre de ses habitans.

Cette conquête n'a aucune suite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haine, que dévastation. Refferré dans un espace très-circonscrit, il rencontre des obstacles insurmontables pour s'étendre sur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des ressources dans les districts voisins ; & ce n'est qu'au travers des mers, que peuvent lui arriver ses subsistances. L'ennui d'une

prison qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-York par le Jersey; & sous le commandement de Clinton, successeur de Howe, il exécute cette longue & périlleuse retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit causée.

Tandis que les Anglois languissoient en Pensilvanie, une grande scène s'ouvre dans les contrées plus septentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chassé au moi de mai 1776, les provinciaux du Canada, & détruit en octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient construits sur le lac Champlain. Ce succès conduisit Burgoyne à Ticonderago au mois de juillet de l'année suivante. A son approche, une garnison de quatre mille hommes abandonna ce poste important, avec perte de son artillerie, de ses munitions, de son arrière-garde.

Le général Anglois étoit naturellement présomptueux. Une foiblesse si marquée ac rut son audace. Il avoit conçu le dessein de réunir les troupes du Canada à celles de New-York par les rives de l'Hudson. Ce projet étoit

grand & hardi. S'il eût réussi, il coupoit en deux l'Amérique septentrionale & peut-être il terminoit la guerre. Mais pour le succès, il auroit fallu que pendant qu'une armée descendroit le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette Combinaison ayant manqué, Burgoyne devoit sentir, dès les premiers pas, que son entreprise étoit chimérique. A chaque marche, elle le devenoit davantage. Ses communications s'allongeoient; ses vivres diminuoient; les Américains reprenant courage se rassembloient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux corps d'armée se trouva enveloppé le 13 octobre à Saratoga; & les nations apprirent avec étonnement que six mille soldats des mieux disciplinés de l'ancien hémisphère avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gates. Ceux qui se rappelloient que les Suédois de Charles XII jusqu'alors invincibles avoient capitulé devant les Russes encore barbares, n'accusoient pas les troupes Angloises, & blâmoient seulement l'Imprudence de leur général.

Cet événement, si décisif au jugement de

nos politiques , n'eut pas plus de suite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de combats , de dévastations , de massacres , l'état des choses ne se trouva guère différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premières hostilités. Tâchons de démêler les causes de cette étrange singularité.

D'abord la Grande-Bretagne , accoutumée aux orages dans son propre pays , ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit sur ses possessions éloignées tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Depuis long-tems ses troupes étoient insultées dans Boston ; il s'étoit formé dans la province de Massachusset une autorité indépendante de la sienne ; les autres colonies se disposent à suivre cet exemple , sans que l'administration se fût sérieusement occupée de ces grands objets. Lorsqu'ils furent mis sous les yeux du parlement , les deux chambres se remplirent de clameurs ; & l'on y déclamoit encore après avoir long-tems déclamé. Le sénat de la nation arrêta enfin , que la contrée rébelle à ses décrets y seroit soumise par la force : mais cette résolution vio-

Pourquoi les Anglois ne sont point parvenus à soumettre les provinces confédérées.

lente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre pensa généralement que des côtes sans défense, que des contrées entièrement ouvertes ne résisteroient pas à ses flottes & à ses armées. Cette expédition ne lui paroissoit pas devoir être assez longue pour que les paisibles cultivateurs de l'Amérique eussent le tems de s'instruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat, les rivières, les défilés, les bois, les marais, le défaut de subsistances à mesure qu'on avanceroit dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obstacles physiques qui s'opposeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des causes morales retarda encore plus les succès.

La Grande-Bretagne est la région des partis. Ses rois parurent assez généralement convaincus de la nécessité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduisoit communément avec

intelligence & avec vigueur, parce que les principaux agens qui la composoient étoient animés d'un intérêt commun. Alors à l'esprit public qui règne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, se joignoit encore la force d'une faction, & cet esprit de parti, premier ressort peut-être des républiques qui remue si puissamment les ames, parce qu'il est toujours l'effet d'une passion. Pour sortir de cette longue tutèle, George III composa son conseil de membres isolés. Cette innovation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulèrent dans leur cercle ordinaire. Mais aussi-tôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déjà n'étoit pas trop simple, on s'aperçut qu'elle n'avoit ni cette force ni cette union si nécessaires pour exécuter de grandes choses. Les roues trop divisées manquoient, pour ainsi dire, d'une impulsion commune, & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'administration ressembloit trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un

monarque actif & intelligent qui rassemble lui-même sous sa main tous les ressorts. Il n'y eut plus d'ensemble dans les entreprises; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un ministère sans harmonie & sans accord se vit exposé aux attaques sans cesse renaissantes d'un corps ennemi, uni & ferré. Ses résolutions quelles qu'elles fussent, étoient combattues par le ridicule ou par le raisonnement. On le blâmoit d'avoir sévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans le parlement s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux qui les encourageoient le plus à la résistance; ceux qui peut-être leur faisoient passer des secours secrets, étoient aussi opposés à l'indépendance que les administrateurs qu'on travailloit sans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'opposition eût réussi à dégoûter le prince de ses confidens, ou à en obtenir le sacrifice par le cri de la nation, le projet de subjuguier l'Amérique eût été suivi: mais avec plus de di-

gnité, plus de force & des mesures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne devant pas être son ouvrage, elle aime mieux que cette immense partie de l'empire Britannique en fût séparée, que si elle y restoit attachée par d'autres mains que les siennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés, & des lenteurs qui en étoient la suite. Ils accordèrent au soldat de trop longs repos; ils employèrent à méditer le tems d'agir; ils approchèrent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'il auroient prises devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuosité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractère froid & calme. Il leur faut des passions violentes pour les agiter. Quand ce ressort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils se gouvernent par la trempe de leur esprit qui en général, si on excepte les arts de l'imagination & du goût, est par-tout ailleurs méthodique & sage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au

hasard. Rarement laissent-ils sur leurs flancs ou derrière eux quelque chose qui puisse leur donner de l'inquiétude. Ce système a ses avantages, sur-tout dans un pays étroit & resserré, dans un pays hérissé de forteresses ou de places de guerre. Mais dans les circonstances présentes & sur le vaste continent de l'Amérique, contre un peuple à qui il ne falloit donner le tems ni de se fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y substituer une marche impétueuse & rapide, & cette audace qui étonne, frappe & renverse à la fois. C'étoit dans les premiers momens sur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ravages qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour sa liberté : mais cet effroi qui naît de la supériorité des talens & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturellement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonspection, par leur attachement trop servile aux principes & aux règles, des

chefs peu habiles manquèrent de rendre à leur patrie le service qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne preffoient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cause qui leur avoit fait passer tant de mers ne faisoit aucune sensation. C'étoit aux yeux des peuples une effervescence qui ne pouvoit pas avoir de suites. Les débats qu'elle occasionnoit dans le parlement, ils les confondoient avec d'autres débats souvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point; ou si quelques personnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles, qui, dans les grandes villes, occupent l'oisiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenseurs de ses droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop décisifs sur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repousser des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le soldat n'est qu'un instrument de despotisme, & il en a les sentimens. Il croit appartenir au trône & non

à la patrie ; & cent mille hommes armés ne font que cent mille esclaves disciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cède, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime & la subordination militaire, qui, à la voix d'un seul homme, meut des milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, & fait au premier signal une loi de tuer ou de mourir, achève de changer en eux ces sentimens en principes, & en fait pour ainsi dire la morale de leur état. Il n'en est pas de même en Angleterre. L'influence de la constitution est si forte, qu'elle s'étend même sur les troupes. Un homme y est citoyen avant d'être soldat. L'opinion publique, d'accord avec la constitution, honore l'un de ces titres, & fait peu de cas de l'autre. Aussi voit-on par l'histoire des révolutions arrivées dans cette île si orageuse, que le soldat Anglois, quoiqu'engagé pour sa vie, conserve pour la liberté politique une passion dont on se feroit l'idée difficilement dans nos contrées d'esclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux trou-
pes

pes Britanniques auroit-elle animé les Hessois, les Brunswickois, les autres Allemands rangés sous les mêmes drapeaux, tous également mécontents des souverains qui les avoient vendus, mécontents du prince qui les avoit achetés, mécontents de la nation qui les foudoyoit, mécontents de leurs camarades qui méprisoient en eux des mercenaires ? Ces braves gens n'avoient pas épousé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient absolument étrangers. D'ailleurs ils avoient aussi dans le camp ennemi des frères auxquels ils craignoient de donner la mort, de la main desquels ils n'auroient pas voulu recevoir des bleffures.

L'esprit des armées Angloises avoit encore changé par une suite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Les succès de la dernière guerre ; l'extension que le commerce avoit reçu après la paix ; les grandes acquisitions faites dans les Indes orientales : tous ces moyens de fortune avoient accumulé sans interruption des richesses prodigieuses dans la Grande-Bretagne. Ces trésors allumèrent

le desir de nouvelles jouissances. Les grands en allèrent puiser l'art dans les pays étrangers, sur-tout en France, & en empoisonnèrent leur pays. Des conditions supérieures, il se répandit dans toutes les classes. A un caractère fier, simple & réservé, succéda le goût du faste, de la dissipation, de la galanterie. Les voyageurs qui avoient anciennement visité cette isle si renommée, se croyoient sous un autre ciel. La contagion avoit gagné les troupes. Elles portèrent dans le nouvel hémisphère la passion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chère. En s'éloignant des côtes, il auroit fallu renoncer aux superfluités dont on étoit épris; & ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle étoit récente, n'encourageoient pas à poursuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence sur le sort des états; que pour eux la mesure de la grandeur est celle de la richesse: que le luxe de la paix & les ve-

luptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la discipline Européenne a tant perfectionné selon vous le jeu sûr & terrible : vous qui, pour soutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, sur le récit que je vous fais, suspendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il est des occasions de succès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes même braves, l'indépendance des besoins fut souvent le premier ressort de la victoire. Il est trop aisé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence, est réservée une épreuve plus difficile : celle de supporter la perte de leurs plaisirs.

. Ajoutez à toutes ces raisons, que les moyens de guerre arrivèrent rarement, au travers de tant de mers, dans les saisons convenables pour l'action. Ajoutez que les conseils de Georges III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter si loin d'eux ; & vous connoîtrez la plupart des obstacles qui s'op-

préfèrent au succès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ses colonies.

Pourquoi Mais l'Amérique elle-même, comment ne repoussa-t-elle pas de ses rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes ?

les provinces confédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglois du continent Américain.

Ce nouveau-monde étoit défendu par des troupes réglées, qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour six mois, & qui le furent dans la suite pour trois ans ou même pour tout le tems que pourroient durer les hostilités. Il étoit défendu par des citoyens qui ne se mettoient en campagne que lorsque leur province particulière étoit ou envahie, ou menacée. Ni l'armée toujours sur pied, ni les milices passagèrement assemblées n'avoient l'esprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des jurifconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides aussi peu versés que leurs subalternes dans la science très-compiquée des combats. Dans cet état de choses, quel espoir de se mesurer avec avantage contre des hommes vieilliss dans la discipline, formés

aux évolutions , instruits dans la tactique , & abondamment pourvus de tous les instrumens nécessaires à une attaque vive , à une résistance opiniâtre ?

L'enthousiasme seul auroit pu surmonter ces difficultés : mais en excita-t-il plus réclément dans les colonies que dans la métropole ?

L'opinion générale étoit en Angleterre que le parlement avoit essentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faisoient partie de l'empire Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit on pas trouvé cent individus qui révoquassent en doute cette autorité. Cependant le refus que faisoient les Américains de la reconnoître , n'indispoit pas les esprits. On ne leur porta point de haine , même après qu'ils eurent pris les armes pour soutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languissoient pas dans l'intérieur du royaume , que la foudre ne grondoit qu'au loin , chacun s'occupoit paisiblement de ses affaires , ou se livroit tranquillement à ses plaisirs. Tous attendoient sans impatience la

fin d'une scène dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroïtoit pas incertain.

La fermentation dut se montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémisphère que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom si doux d'indépendance, sans les remuer ? Mais cette chaleur se foutint-elle ? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement, le besoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les soins d'une autorité naissante ? Mais loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à poursuivre. On la vit punir de mort la désertion, & fouiller par des assassinats l'étendart de la liberté. On la vit se refuser à l'échange des prisonniers, de peur d'augmenter dans les troupes, le penchant de se rendre à la première sommation. On la vit réduite à la nécessité d'ériger des tribunaux chargés de poursuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneroient trop légèrement les postes confiés à leur vigilance. Il est vrai qu'un vieillard de quatre-vingt ans, qu'on vouloit renvoyer dans ses foyers, s'écria : *Ma mort peut*

être utile ; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi. Il est vrai que Putnam dit à un royaliste son prisonnier : *Retourne vers ton chef. & s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai assez ; que quand il parviendrait à les battre, il m'en resteroit encore assez ; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il sert.* Ces sentimens étoient héroïques, mais rares ; & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivresse ne fut générale ; & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les causes énergiques qui produisirent tant de révolutions sur le globe, aucune n'existoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion, ni les loix n'y avoient été outragées. Le sang des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruisselé sur des échafauds. On n'y avoit pas insulté aux mœurs. Les manières, les usages, aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant du sein de sa famille ou de ses amis, pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'ad-

ministration n'y avoient pas changé ; & les maximes du gouvernement y étoient toujours restées les mêmes. Tout se réduisoit à favoir si la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt sur les colonies : car les griefs accumulés dans le manifeste n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette question presque métaphysique, n'étoit guère propre à soulever une multitude, ou du-moins à l'intéresser fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ses terres privées des bras destinés à les féconder, ses moissons ravagées, ses campagnes couvertes des cadavres de ses proches ou teintes de son propre sang. A ces calamités, ouvrage des troupes royales sur la côte, s'en joignirent bientôt de plus insupportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres & de Versailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, sans que les deux puissances n'eussent mêlé dans leurs sanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémisphère. Instruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids

dans la balance ; les Anglois & les colons résolurent également de les employer à leur destruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares... " C'est, répondit-on à ses sollicitations, c'est le dé-mêlé d'un père avec ses enfans ; il ne nous convient point d'entrer dans cette brouillerie domestique... Mais si les rebelles venoient attaquer cette province, ne nous aideriez-vous pas à les repouffer?... Depuis la paix, la hache de la guerre est ensevelie à quarante brasses de profondeur... Vous la trouveriez sûrement, si vous fouilliez la terre... Le manche en est pourri, & nous n'en pourrions faire aucun usage."

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. " Nous avons entendu parler des différends survenus entre l'ancienne & la Nouvelle-Angleterre, dit la tribu des Onéidas à leurs députés. Jamais nous ne prendrons part à vos divisions atroces. La guerre entre des frères est une chose étrange & nouvelle dans ces régions. Nos traditions ne nous ont laissé aucun

“ exemple de cette nature. Etouffez vos haines,
 “ insensées ; & qu’un ciel favorable dissipe
 “ le sombre nuage qui vous enveloppe ”

Les seuls Maïphis parurent s’intéresser au
 fort des Américains. “ Voilà seize sèche-
 “ lings , leur dirent ces bons sauvages.
 “ C’est tout ce que nous possédons. Nous
 “ comptons en acheter du rum ; nous boi-
 “ rons de l’eau. Nous irons chasser. Si
 “ quelques bêtes tombent sous nos flèches,
 “ nous en vendrons les peaux , & nous vous
 “ en porterons le prix.”

Mais avec le tems , les agens très actifs de
 la Grande-Bretagne réussirent à lui concilier
 plusieurs nations aborigènes. Ses intérêts
 furent préférés à ceux de ces ennemis , &
 parce que les distances ne lui avoient pas
 permis de faire aux sauvages les outrages
 qu’ils avoient reçus de leurs fiers voisins ,
 & parce qu’elle pouvoit , qu’elle vouloit
 mieux payer les services qu’on seroit à por-
 tée de lui rendre. Sous ses drapeaux , des
 alliés , dont le caractère féroce n’avoit pas
 de frein firent cent fois plus de mal aux
 colons établis près des montagnes , que n’en

souffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une destinée plus heureuse avoit fixés sur les bords de l'océan.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins considérable : mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui sur le globe entier représentent tous les objets de commerce, ne furent jamais abondans dans cette partie du nouveau monde. Le peu qu'on y en voyoit disparut même aux premières hostilités. A ces signes d'une convention universelle, furent substitués des signes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblèmes qui devoient continuellement rappeler aux peuples la grandeur de leur entreprise, le prix inappréciable de la liberté, la nécessité d'une persévérance supérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réussit pas. Ces richesses idéales furent repoussées. Plus le besoin obligeoit à les multiplier, plus leur avilissement croissoit. Le congrès s'indigna des

affronts faits à sa monnoie; & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevoient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Est-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux esprits qu'aux sentimens? est-ce qu'il ne sentoit pas que dans la crise présente, tout citoyen raisonnable craindroit de commettre sa fortune? est-ce qu'il ne s'apercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il se permettoit des actes d'un despotisme inconnus dans les régions même façonnées à la servitude? Pouvoit-il se dissimuler qu'il punissoit un défaut de confiance des mêmes supplices qu'on auroit à peine mérités par la revolte & par la trahison? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles méprisables & méprisées étoient réellement trente fois au-dessous de leur valeur originnaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 septembre 1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'état devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, sans compter les dettes particulières à chaque province.

Les peuples n'étoient pas dédommages

d'un fléau qu'on peut nommer domestique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes occidentales, avec tous les parages qui couvroient leurs navires. Alors, ils dirent à l'univers, "C'est le nom Anglois qui nous a rendus odieux; nous l'abjurons solennellement. Tous les hommes sont nos frères. Nous sommes amis de toutes les nations. Tous les pavillons peuvent, sans crainte d'insulte, se montrer sur nos côtes, fréquenter nos ports." On ne se rendit pas à une invitation en apparence si séduisante. Les états vraiment commerçans, instruits que l'Amérique septentrionale avoit été réduite à contracter des dettes, à l'époque même de sa plus grande prospérité pensèrent judicieusement que dans sa détresse actuelle elle ne pourroit payer que fort peu de chose de ce qui lui seroit apporté. Les seuls François, qui osent tout, osèrent braver les inconvéniens de cette liaison nouvelle. Mais par la vigilance éclairée de l'amiral Howe,

la plupart des navires qu'ils expédièrent furent pris avant d'arriver à leur destination, & les autres à leur départ des bords Américains. De plusieurs centaines de bâtimens fortis de France, il n'y en rentra que vingt-cinq ou trente, qui même ne donnèrent point ou ne donnèrent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations, ajoutée à tant d'autres fléaux, pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité, les incliner à un raccommodement avec l'Angleterre. En vain on avoit lié les peuples par la foi des sermens & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. En vain on avoit cherché à les convaincre de l'impossibilité de traiter sûrement avec une métropole, où un parlement renverferoit ce qu'un autre parlement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel ressentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit possible que ces inquiétudes éloignées ne balançassent pas le poids des maux présens.

Ainsi le pensoit le ministère Britannique, lorsqu'il envoya dans le nouveau-monde des

agens publics, autorisés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigeoit une soumission illimitée. Il n'est pas sans vraisemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la cour de Londres le fit proposer, il fut rejeté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans cette démarche que de la crainte & de la foiblesse. Les peuples étoient déjà rassurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui dans chaque colonie s'étoient saisis de l'autorité : tout avoit recouvré sa première audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce entre les Etats-Unis & la cour de Versailles, signé le 6 février 1778.

Si le ministère Britannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ses colonies, le réduisoit à la nécessité de déclarer dans l'instant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conseils de cette couronne la circonspection que doit toujours inspirer un

La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis. Cette démarche occasionne la guerre entre cette cour-

ronne &
celle
d'Angle-
terre.

nouveau règne. Alors ses finances étoient dans la confusion, où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de sa marine remplissoit d'inquiétude tous les citoyens. Alors l'Espagne, déjà fatiguée de son extravagante expédition d'Alger, se trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au secours de son allié. L'Angleterre pouvoit se promettre sans témérité des succès contre le plus puissant de ses ennemis : & intimider l'Amérique par des victoires remportées ou par des conquêtes faites à son voisinage. L'importance dont il étoit pour cette couronne d'ôter à ses sujets rebelles le seul appui qui leur fût assuré, auroit diminué l'indignation qu'inspire la violation des traités les plus solennels.

George III ne vit rien de tout cela. Les secours obscurs que la cour de Versailles faisoit passer aux provinces armées pour la défense de leurs droits, ne lui défillèrent pas les yeux. Les ateliers de cette puissance étoient remplis de constructeurs. Ses arsenaux se remplissoient d'artillerie. Il ne restoit plus de place dans ses magasins pour de nouvelles munitions

munitions navales. Ses ports présentoient l'appareil le plus menaçant ; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de sa léthargie , il fallut que Louis XVI y fit signifier le 14 mars qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats - Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impossible qu'une nation , plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages , souffrît patiemment qu'on déliât ses sujets de leur serment de fidélité , qu'on les élevoit avec éclat au rang des puissances souveraines. Toute l'Europe prévit que deux peuples rivaux depuis plusieurs siècles alloient teindre de sang les eaux de l'océan , & jouer encore ce jeu terrible où les prospérités publiques ne compenseront jamais les désastres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs semblables , déploroient d'avance les calamités qui , dans les deux hémisphères étoient prêtes à tomber sur le genre-humain.

Cependant la scène sanglante ne s'ouvroit pas , & ce délai faisoit espérer la continuation de la paix à quelques esprits crédules.

On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres prescrivoient de chasser les François des Indes orientales. Sans être initiés dans ces mystères de perfidie, qu'une politique insidieuse eût parvenue à faire regarder comme de grands coups d'état, les hommes vraiment éclairés jugeoient les hostilités inévitables, prochaines même sur notre océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates, livré le 17 juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique est d'être utile & vrai. Loin de nous tout esprit de parti qui aveugle & dégrade ceux qui conduisent les hommes & ceux qui osent aspirer à les instruire. Nos vœux sont pour la patrie, & nos hommages pour la justice. En quelque lieu, sous quelque forme que la vertu se présente, c'est-elle que nous honorons. Les distinctions de sociétés & d'états ne peuvent nous la rendre étrangère ; & l'homme juste & magnanime est par tout notre concitoyen.

Si dans les divers événemens, qui passent sous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triste & vain plaisir d'une indiscrete censure. Mais nous parlons aux nations & à la postérité. Nous leur devons transmettre fidèlement ce qui peut influer sur le bonheur public. Nous leur devons l'histoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous osions trahir un si noble devoir, nous flatterions peut-être la génération présente qui passe & qui fuit : mais la justice & la vérité qui sont éternelles nous dénonceroient aux générations à venir qui nous liroient avec mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carrière nous ferons justes envers ceux qui existent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne sont plus. Si parmi les hommes puissans, il en est qui s'offensent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne sommes que les organes d'un tribunal suprême que la raison élève enfin sur un fondement inébranlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne

doive en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts sur les nations & sur les cours. Elle pénètre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépositaires du pouvoir, & leurs passions, & leur foiblesse; & par l'empire du génie & des lumières s'élève de toute part au-dessus des administrateurs pour les diriger ou les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent! Cette apparente audace n'est que de l'impuissance. Malheur à ceux qui par leurs talens n'ont pas de quoi soutenir ses regards! Qu'ils se rendent justice & déposent un fardeau trop pesant pour leurs foibles mains. Ils cesseront du moins de compromettre eux-mêmes & les états.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le tems, les circonstances: elle avoit tout choisi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loisir ses préparatifs; qu'après avoir porté ses forces au degré qui lui convenoit, qu'elle se montra sur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre

qu'un ennemi humilié, affibli, découragé par ses dissensions domestiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le disoit, contre ces tyrans des mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les officiers François, qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des actions brillantes, dont le souvenir durera long tems. Une savante théorie & un courage inébranlable remplacèrent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagements particuliers les comblèrent de gloire, & la plupart se terminèrent à leur avantage. La flotte Britannique courut de plus grands dangers encore que ses vaisseaux isolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre sa destruction totale ou partielle, si la flotte qui l'avoit réduite à cet état presque désespéré, à Ouessant, n'eût été déterminée par des ordres timides, par d'odieuses intrigues, par la foiblesse de ses amiraux, ou par tous ces motifs ensemble, à quitter la mer & à rentrer la première dans ses ports.

Dans l'ivresse de ces succès peut-être inattendus, la France parut perdre de vue ses intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ses ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de sapper ainsi les deux fondemens de la grandeur Angloise. Rien n'étoit plus aisé pour une puissance préparée de loin aux hostilités, que d'intercepter une navigation marchande entièrement surprise & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainsi. Les immenses richesses, qu'attendoit la Grande-Bretagne de toutes les parties du globe, entrèrent paisiblement dans ses rades, sans avoir été seulement entamées.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémisphères, & partout intercepté. Ses colonies virent enlever, sur leurs propres côtes, des subsistances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du besoin; & la métropole se vit privée de quatre-vingts ou cent millions arrivés presque à sa vue. Ces revers avoient une cause. Tâchons de la découvrir.

La marine Françoisé étoit depuis long-tems malheureuse ; & c'étoit au vice de sa constitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On essaya plusieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens ; mais ces innovations , bonnes ou mauvaises , furent toujours repouffées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin ses amiraux dictèrent eux-mêmes , en 1776 , une ordonnance , qui les rendant maîtres absolus des rades , des arsenaux , des ateliers , des magasins , détruisoit cette mutuelle surveillance que Louis XIV. avoit crue devoir établir entre les officiers militaires & ceux d'administration. Dès-lors il n'y eut plus de règle , plus de comptabilité , plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confusion & le desordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeste. Jusqu'à cette époque , c'étoit le ministère qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à sa politique. Cette autorité passa , peut-être sans qu'on s'en apperçût , à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent insensiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faisoient croire

que ce n'étoit pas en escortant pesamment, laborieusement les navires de la nation, en séjournant dans des croisières difficiles pour surprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi, qu'on parvenoit à se faire un nom. Ce double devoir fut donc entièrement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Brest, qu'un pareil service n'avoit rien de noble & ne conduisoit à aucune sorte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé est bien bizarre & entièrement contraire à toutes les loix de la société. Quel peut avoir été le but des états en instituant cette force militaire destinée à parcourir les mers ? N'est-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui servent ? Que pour leur donner l'occasion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes ? Que pour ensanglanter un élément de plus par le carnage & les combats ? Non, sans doute. Les flottes guerrières sont sur l'océan ce que sont les forteresses & les remparts pour les citoyens des villes, ce que sont les armées nationales pour les provinces exposées aux

ravages de l'ennemi. Il est des propriétés attachées au sol; il en est d'autres créées, transportées par le commerce, & qui sont, pour ainsi dire, errantes sur l'océan. Ces deux sortes de propriétés ont besoin de défenseurs. Guerriers, voilà votre fonction. Que diroit-on, si les armées de terre refusoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes, le laboureur des campagnes, de repousser l'embranchement qui menace les moissons? Officiers de marine, vous vous croyez avilis de protéger, d'escorter le commerce! Mais si le commerce n'a plus de protecteurs, que deviendront les richesses de l'état, dont vous demandez sans doute une part pour récompense de vos services? Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres, que le commerce & la circulation des richesses peuvent seuls rendre fécondes? Vous vous croyez avilis. Quoi, avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens? Et que sont tous les ordres de l'état à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique, sinon des protecteurs, des défenseurs du citoyen &

de sa fortune ? Votre poste est sur les mers , comme celui du magistrat sur les tribunaux , celui de l'officier & du soldat de terre dans les camps , celui du monarque même sur le trône , où il ne domine de plus haut que pour voir de plus loin , & embrasser d'un coup d'œil tous ceux qui ont besoin de sa protection & de sa défense. Vous aspirez à la gloire. Apprenez que la gloire est partout où l'on sert l'état. Apprenez que la gloire de conserver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome , sans doute , on aimoit aussi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir sauvé un seul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi , ne voyez-vous pas qu'en sauvant les vaisseaux du commerce , vous sauvez la fortune de l'état ? Oui , votre valeur est brillante ; elle est connue de l'Europe comme de votre patrie : mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle se soit montrée dans une occasion d'éclat , qu'elle ait enchaîné un vaisseau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'océan , si par votre faute vous avez laissé

périr ou enlever tous les navires qui portoient les richesses de votre pays ; si dans ce même port , où vous rentrez victorieux , une multitude de familles desolées pleurent leur fortune détruite ? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout fera muet & conferné . & vos exploits ne feront destinés qu'à grossir les relations des cours , & ces papiers publics , qui , faits pour amuser l'oisiveté , ne donnent la gloire qu'un jour , quand cette gloire n'est pas gravée dans le cœur des citoyens par le souvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes consacrées à Portsmouth étoient bien opposées. On y sentoit , on y respectoit la dignité du commerce. On s'y faisoit un devoir comme un honneur de le défendre ; & les événemens décidèrent laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus justes de ses fonctions.

La Grande-Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humilians dans le nouveau-monde. Un ennemi plus puissant la menaçoit de plus grands désastres dans l'ancien. Cette situation alarmante remplissoit tous les es-

prits de défiance & d'incertitude. Les richesses nationales arrivent. Celles de la puissance rivale en grossissent la masse énorme; & sur le champ le crédit public est ranimé; les espérances renaissent, & ce peuple qu'on se plaisoit à regarder comme abattu, reprend & soutient sa fierté ordinaire.

D'un autre côté les rades de la France se remplissent de gémissemens. Une inaction avilissante & ruineuse y succède a une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichissoit. L'indignation des négocians se communique à la nation entière. Les premiers momens du succès sont toujours des momens d'ivresse qui semblent couvrir les fautes & les justifier. Mais le malheur donne plus de sévérité aux jugemens. La nation alors observe de plus près ceux qui la gouvernent, & leur demande compte avec une liberté fière du dépôt de puissance & d'autorité qui leur est confié. On reproche aux conseils de Louis XVI d'avoir blessé la majesté de la première puissance du globe en défavouant à la face de l'univers des secours qu'on ne cessoit de donner clandestinement aux Amé-

ricains. On leur reproche d'avoir, par une intrigue de ministres ou par l'ascendant de quelques agens obscurs, engagé l'état dans une guerre désastreuse, tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les ressorts du gouvernement, à guérir les longues playes d'un règne dont toute la dernière moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la bassesse du vice & les convulsions du despotisme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique insidieuse, de s'être enveloppés dans des discours indignes de la France, d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui semble démentir les projets qu'on a formés, les sentimens qu'on a dans son cœur, langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en sert, sans pouvoir tromper celui à qui on l'adresse, & qui déshonore sans que ce déshonneur même puisse être utile ni au ministre, ni à l'état. Combien il eût été plus noble de dire avec toute la franchise de la dignité! " Anglois, vous avez abusé de la victoire. Voici le moment d'être justes, ou ce sera celui de la

“ vengeance. L’Europe est lassée de souffrir
“ des tyrans. Elle rentre enfin dans ses
“ droits. Déformais , ou l’égalité ou la
“ guerre. Choisissez. ” C’est ainsi que leur
eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens ,
il est vrai, doivent haïr , parce qu’il fut un
meurtrier sanguinaire , & que pour être
despote il assassina tous ses ennemis avec
la hache des bourreaux : mais que la nation
& l’état doivent honorer comme ministre,
parce que le premier il avertit la France de
sa dignité, & lui donna dans l’Europe le
ton qui convenoit à sa puissance. C’est ainsi
que leur eût parlé ce Louis XIV, qui , pen-
dant quarante ans, fût être digne de son
siècle, qui mêla toujours de la grandeur à
ses fautes même , & jusques dans l’abaisse-
ment & le malheur ne dégradâ jamais ni
lui, ni son peuple. Ah ! pour gouverner une
grande nation il faut un grand caractère. Il
ne faut point sur-tout de ces âmes indifféren-
tes & froides par légèreté, pour qui l’au-
torité absolue n’est qu’un dernier amusement,
qui laissent flotter au hasard de grands inté-
rêts, & sont plus occupés à conserver le

pouvoir qu'à s'en servir. Pourquoi, demande-t-on encore, pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puissance de l'état, & qui, pour être obéis, n'ont qu'à commander, se font-ils laissés prévenir sur toutes les mers par un ennemi dont la constitution entraîne des lenteurs nécessaires ? Pourquoi s'être mis par un traité inconsidéré dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des subides abondans & réglés ? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution en tenant toujours sur les côtes septentrionales du nouveau-monde une escadre qui protégeât les colonies & fît en même-tems respecter notre alliance ? Mais l'Europe, qui a les yeux fixés sur nous ; voit un grand dessein & nulles démarches concertées ; voit dans nos arsenaux & sur nos ports des préparatifs immenses, & nulle exécution ; voit des flottes menaçantes, & cet appareil rendu presque inutile ; l'audace & la valeur dans les particuliers, la mollesse & l'irrésolution dans les chefs ; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir imposant d'un grand

peuple, tout ce qui annonce de l'autre la foiblesse & la lenteur qui tiennent au caractère & aux vues. C'est par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'esprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné, a repris sa vigueur; & jusqu'à présent c'est un problème à résoudre pour l'Europe, si, en nous déclarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles sont les plaintes qui retentissent de toute part, & que nous ne craignons pas de rassembler ici & de mettre sous les yeux de l'autorité, si elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin la philosophie, dont le premier sentiment est le desir de voir tous les gouvernemens justes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil sur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend sa liberté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle pense que si l'amour de la justice eût décidé la cour de Versailles, elle

elle auroit arrêté dans le premier article de sa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppresseurs*. Mais cette maxime, qui forme une des loix de l'Angleterre; dont un Roi de Hongrie, en montant sur le trône; osa faire une des constitutions de l'état; qu'un des plus grands princes qui aient régné sur le monde, Trajan, adopta, lorsqu'en présence du peuple Romain assemblé, il dit au premier officier de l'empire; *je te remets cette épée pour me défendre si je suis juste, pour me combattre & me punir si je deviens tyran*: cette maxime est trop étrangère à nos gouvernemens foibles & corrompus, où le devoir est de souffrir, & où l'opprimé doit craindre de sentir son malheur, de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'est sur-tout contre l'Espagne que sont dirigées les plaintes les plus amères. On la blâme de son aveuglement, de ses incertitudes, de ses lenteurs, quelquefois même de son infidélité: accusations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager sans né-

cessité dans une guerre maritime , quelques politiques imaginèrent que cette couronne se croyoit assez puissante pour diviser le domaine Britannique , sans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas si l'esprit qui régnoit dans le cabinet de Versailles autorisoit cette conjecture. Il est aujourd'hui connu que cette couronne , qui , depuis le commencement des troubles , avoit donné des secours secrets aux Américains , étoit le moment propice pour se déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonstance la plus favorable pour proposer au Roi catholique de faire cause commune avec elle. Soit que ce prince jugeât alors la liberté des Etats-Unis contraire à ses intérêts ; soit que la résolution lui parût précipitée ; soit enfin que d'autres objets politiques exigeassent toute son attention , il se refusa à cette ouverture. Son caractère dispensoit de toute sollicitation nouvelle. Depuis les premières tentatives , on l'occupasi peu de cette grande affaire , que ce fut sans l'en prévenir que la cour de Versailles fit signifier à Saint-

James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Espagne employoit dans le Brésil contre les Portugais étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ses ports. Les trésors qui lui arrivoient du Pérou & de ses autres possessions étoient à couvert. Cette puissance étoit libre de toute inquiétude & maîtresse de ses mouvemens, lorsqu'elle aspira à la gloire de pacifier les deux hémisphères. Sa médiation fut acceptée, & par la France dont la hardiesse n'avoit pas les suites heureuses qu'elle s'en étoit promises, & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adversaire à combattre.

Charles III soutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes ; que chacune des parties belligérantes seroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention ; qu'on formeroit un congrès où seroient discutées les prétentions diverses ; & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau

L'Espa-
ne, n'a-
yant pas
réussi à ré-
concilier
l'Angle-
terre & la
France,
se déclara
pour cette
dernière
puissance.

qu'après s'être averti un an d'avance.

Ce monarque ne se dissimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de se réconcilier avec ses colonies , ou du-moins de leur faire acheter par de grands avantages pour son commerce le sacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne se dissimuloit pas qu'il bleffoit la dignité du Roi son neveu qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juste ; & sans l'oubli de toutes les considérations personnelles , on ne l'est point.

Ce plan de conciliation déplut à Versailles ; & l'on n'y fut un peu rassuré que par l'espoir qu'il seroit rejeté à Londres. C'est ce qui arriva. L'Angleterre ne put se déterminer à reconnoître les Américains indépendans de fait ; quoiqu'ils ne fussent pas appelés aux conférences qui alloient s'ouvrir ; quoique la France ne pût pas négocier pour eux ; quoique leurs intérêts dussent être uniquement soutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité , & qui, peut-être au fond de son cœur , n'en desiroit pas

la prospérité; quoique son refus la menaçât d'un ennemi de plus.

C'est dans une circonstance pareille; c'est lorsque la fierté élève les âmes au-dessus de la terreur; qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi, & qu'on ne balance pas à choisir entre la ruine & le déshonneur: c'est alors que la grandeur d'une nation se déploie. J'avoue toutefois que les hommes accoutumés à juger des choses par l'événement, traitent les grandes & périlleuses résolutions d'héroïsme ou de folie, selon le bon ou le mauvais succès qui les ont suivies. Si donc on me demandoit quel est le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment, je répondrais que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite, je le fais. Je fais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguste & majestueux spectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à sa durée qu'à sa gloire.

Le ministère Britannique ne se fut pas plutôt expliqué, que la cour de Madrid

époufa la querelle de celle de Versailles, & par conféquent celle des Américains. L'Espagne avoit alors foixante-trois vaiffeaux de ligne & fix en construction. La France en avoit quatre-vingts, & huit fur les chantiers. Les Etats-Unis n'avoient que douze frégates : mais un grand nombre de corfaires.

A tant de forces réunies, l'Angleterre n'oppofoit que quatre-vingt-quinze vaiffeaux de ligne & vingt-trois en construction. Les feize qu'on voyoit de plus dans fes ports étoient hors de fervice, & on les avoit convertis en prifons ou en hôpitaux. Inférieure en inftrumens de guerre, cette puiffance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses diffenfions domeftiques énervoient encore ce qui lui reftoit de reflources. Il eft de la nature des gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'eft par ces mouvemens intefins que les efprits confervent leur énergie & le fouvenir toujours préfent des droits de la nation. Mais dans la guerre, il faut què toute fermentation cefle, que les haines foient étouffées, que les intérêts

se confondent & se servent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les îles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violens. Les prétentions opposées ne se montrèrent dans aucune circonstance avec moins de ménagement. Le bien général fut insolamment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambrés où l'on avoit autrefois discuté les questions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des insultes les plus grossières, que d'altercations aussi nuisibles qu'indécentes. Le peu qui restoit de citoyens appelloient à grands cris un nouveau Pitt, un ministre qui comme lui n'eût *ni parens ni amis*: mais cet homme extraordinaire ne se montrait pas. Aussi penâ-t-on assez généralement que ce peuple succomberoit, malgré la fierté de son caractère, malgré l'expérience de ses amiraux, malgré l'audace de ses hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les secousses qu'elle éprouve.

Mais l'empire du hasard est bien étendu.

Qui fait pour quel parti les élémens se déclareront ! Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entière par la mort d'un général. Des signaux, ou ne sont pas entendus, ou ne sont pas obéis. L'expérience, le courage, l'habileté sont croisés par l'ignorance, par la jalousie, par une trahison, par la certitude de l'impunité. Une brume qui survient & qui couvre les deux ennemis, ou les sépare, ou les confond. Le calme & la tempête sont également favorables ou nuisibles. Les forces sont coupées en deux par l'inégale célérité des vaisseaux. Le moment est manqué, ou par la pusillanimité qui diffère, ou par la témérité qui se hâte. Des plans auront été formés avec sagesse : mais ils resteront sans effet par le défaut de concert dans les mouvemens de l'exécution. Un ordre inconsideré de la cour décide du malheur d'une journée. La disgrâce ou le décès d'un ministre change les projets. Est-il possible qu'une union étroite puisse long-tems subsister entre des confédérés d'un caractère aussi opposé que le François

omporté, dédaigneux & léger ; l'Espagnol lent, hautain, jaloux & froid ; l'Américain qui tient secrètement ses regards tournés vers sa mère-patrie & qui se réjouiroit des désastres de ses alliés, s'ils étoient compatibles avec son indépendance ? Ces nations, soit qu'elles agissent séparément, soit qu'elles agissent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuser, à se plaindre & à se brouiller ? Leur plus grand espoir ne seroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient sortir & affermir le sceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne ; tandis qu'une ou deux défaites considérables feroient descendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premières puissances de cet hémisphère ?

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel sera l'événement ? La France & l'Espagne réunies ont pour elles des moyens puissans ; l'Angleterre, l'art de diriger les siens. La France & l'Espagne ont leurs trésors ; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté la multitude des hommes &

le nombre des troupes ; de l'autre la supériorité dans l'art de conduire les vaisseaux & d'affujettir la mer dans les combats. Ici, l'impétuosité & la valeur ; là, & la valeur & l'expérience. Dans un parti, l'activité que peut donner aux desseins la monarchie absolue ; dans l'autre la vigueur & le ressort que donne la liberté. Ici, le ressentiment des pertes & de longs outrages à venger ; là, le souvenir d'une gloire récente & la souveraineté de l'Amérique, comme celle de l'Océan à conserver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vastes puissances, mais l'inconvénient qui résulte de cette union même par la difficulté de l'harmonie & de l'accord, soit dans les desseins, soit dans l'emploi des forces ; l'Angleterre est abandonnée à elle-même, mais n'ayant à diriger que sa propre force, elle a l'avantage de l'unité dans les desseins, d'une combinaison plus sûre & peut-être plus prompte dans les idées : elle peut plus aisément subordonner à une seule vue ses plans d'attaque & de défense.

Pour avoir une balance exacte, il faut

encore peser la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une guerre, qui d'un côté n'est à beaucoup d'égards, qu'une guerre de rois & de ministres; qui de l'autre est une guerre vraiment nationale, où il s'agit pour l'Angleterre de ses plus grands intérêts, d'un commerce qui fait sa richesse, d'un empire & d'une gloire qui font sa grandeur.

Enfin si l'on considère l'esprit de la nation Françoisé, opposé à celui de la nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du François est peut-être également prompte à s'allumer & à s'éteindre; qu'il espère tout lorsqu'il commence, qu'il désespère de tout dès qu'il est arrêté par un obstacle; que par son caractère il a besoin de l'enthousiasme des succès pour obtenir des succès nouveaux: que l'Anglois, au contraire, moins présomptueux d'abord malgré sa hardiesse naturelle, fait, quand il le faut, lutter avec courage, s'élever avec le danger & s'affermir par la disgrâce: semblable à ce chêne robuste auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hache & mutilé par le fer, renaît sous les

coups qu'on lui porte , & tire une vigueur nouvelle de ses blessures même.

L'histoire nous apprend encore que peu de ligues se sont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles se sont formées. Athènes victorieuse de la Perse ; Rome sauvée d'Annibal ; dans les tems modernes , Venise échappée à la fameuse ligue de Cambrai ; & de nos jours même , la Prusse qui par le génie d'un homme a su tenir tête à l'Europe , ont droit de suspendre notre jugement sur l'issue de la guerre présente.

Mais supposons que la maison de Bourbon ait les avantages dont elle a pu se flatter. Quelle doit être sa conduite ?

Quelle doit être la politique de la maison de Bourbon , si elle est victorieuse.

La France est sous tous les points de vue l'empire le plus fortement constitué , dont le souvenir se soit conservé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée , l'Espagne est aussi un état d'un grand poids , & ses moyens de prospérité augmentent tous les jours. Le soin le plus important de la maison de Bourbon doit donc être de se faire pardonner par ses voisins les avantages qu'elle tient de la nature , qu'elle

doit à l'art, ou que les événemens lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter sa supériorité, l'alarme seroit générale, & l'on se croiroit menacé d'un esclavage universel. C'est peut-être beaucoup que les nations ne l'aient pas encore traversée dans ses projets contre l'Angleterre. Le ressentiment que les injustices & les hauteurs de cette île superbe ont inspiré par-tout, doit être la cause de cette inaction. Mais la haine se tait, lorsque l'intérêt se montre. Il est possible que l'Europe juge contraire à sa sûreté l'affoiblissement de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémisphère; & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette puissance orgueilleuse & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainsi, les cours de Versailles & de Madrid se verroient déçues de l'espoir qu'elles ont conçu d'une prépondérance décidée sur le globe. Ces considérations doivent les déterminer à presser les attaques, & à ne pas laisser à une politique prévoyante ou simplement jalouse, le tems de faire de nouvelles combinaisons. Qu'elles s'arrêtent

sur-tout a propos , & qu'un desir immodéré d'abattre leur ennemi commun ne les aveugle pas sur leurs véritables intérêts.

Les Etats-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique septentrionale. Plusieurs démarches , celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rébellion , ont dû faire croire que c'étoit aussi le vœu de la France. On peut soupçonner l'Espagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des provinces qui ont secoué le joug de la Grande-Bretagne est simple , & telle qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance , s'ils avoient réellement le même système ?

Le nouvel hémisphère doit se détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement est préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions ; par le renversement de nos droits , qui faisoient notre courage ; par le luxe de nos cours & la misère de nos campagnes ; par la haine , à jamais durable , entre des hommes laches qui possèdent tout , & des hommes robustes ;

vertueux même , qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il est préparé en Amérique par l'accroissement de la population , des cultures , de l'industrie & des lumières. Tout achemine à cette scission , & les progrès d'un mal dans un monde , & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Espagne & à la France , dont les possessions dans le nouvel hémisphère sont une source inépuisable de richesses , leur peut-il convenir de précipiter ce déchirement ? Or , c'est ce qui arriveroit , si tout le nord de ces régions étoit assujetti aux mêmes loix , ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaste continent seroit-elle assurée , qu'il deviendroit l'asyle de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigans , séditieux , flétris ou ruinés. La culture , les arts , le commerce , ne seroient pas la ressource des réfugiés de ce caractère. Il leur faudroit une vie moins laborieuse & plus agitée. Ce génie , également éloigné du travail & du repos , se tourneroit vers les conquêtes ; & une passion qui a tant

d'attraits subjugueroit aisément les premiers colons, détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ses invasions, avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choisiroit ses ennemis, le champ & le moment de ses victoires. Sa foudre tomberoit toujours sur des mers sans défense, ou sur des côtes prises au dépourvu. Dans peu, les provinces du midi deviendroient la proie de celles du nord & suppléeroient, par la richesse de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même, les possessions de nos monarchies absolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou se détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid & de Versailles, s'il leur est libre de choisir, c'est de laisser subsister dans le nord de l'Amérique deux puissances qui s'observent, qui se contiennent, qui se balancent. Alors des siècles s'écouleront, avant que l'Angleterre & les républiques formées à ses dépens

dépens se rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin ; & les établissemens des autres nations , dans le nouveau-monde , jouiront d'une tranquillité , qui jusqu'à nos jours a été si souvent troublée.

C'est même vraisemblablement , c'est l'ordre de choses qui conviendrait le mieux aux provinces confédérées. Leurs limites respectives ne sont pas régies. Il régné une grande jalousie entre les contrées du nord & celles du midi. Les principes politiques varient d'une rivière à l'autre. On remarque de grandes animosités entre les citoyens d'une ville , entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de soi le fardeau accablant des dépenses & des dettes publiques. Mille germes de divisions couvent généralement dans le sein des Etats-Unis. Les dangers une fois disparus , comment arrêter l'explosion de tant de mécontentemens ? Comment tenir attachés à un même centre tant d'esprits égarés , tant de cœurs aigris ? Que les vrais amis des Américains y réfléchissent , & ils trouveront que l'unique moyen de pré-

venir les troubles parmi ces peuples, c'est de laisser sur leurs frontières un rival puissant & toujours disposé à profiter de leurs dissensions.

Il faut la paix & la sûreté aux monarchies, il faut des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit besoin de Carthage; & celui qui détruisit la liberté Romaine, ce ne fut, ni Sylla, ni César, ce fut le premier Caton, lorsque sa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le sénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Venise elle-même, depuis quatre-cens ans, peut-être, eût perdu son gouvernement & ses loix, si elle n'avoit à sa porte & presque sous ses murs des voisins puissans qui pourroient devenir ses ennemis ou ses maîtres.

Quelle
idée il faut
se former
des treize
provinces
confédé-
rées.

Mais dans cette combinaison à quel degré de félicité, de splendeur & de force pourront avec le tems s'élever les provinces confédérées?

Ici, pour bien juger, commençons d'abord par écarter l'intérêt que toutes les

aines, fans en excepter celles des esclaves; ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'exposoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté est si doux, que tous ceux qui combattent pour elle, sont sûrs d'intéresser nos vœux secrets. Leur cause est celle du genre-humain tout entier; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppresseurs, en exhalant du-moins en liberté notre haine contre les oppresseurs étrangers. Au bruit des chaînes qui se brisent, il nous semble que les nôtres vont devenir plus légères; & nous croyons quelques momens respirer un air plus pur; en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté sont des leçons pour les despotes. Elles les avertissent de ne pas compter sur une trop longue patience des peuples & sur une éternelle impunité. Ainsi; quand la société & les loix se vengent des crimes des particuliers; l'homme de bien espère que le châtement des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de justice au brigand;

& de conscience à l'assassin. Telle est la source de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont inspiré les Américains. Nos imaginations se sont enflammées pour eux. Nous nous sommes associés à leurs victoires & à leurs défaites. L'esprit de justice qui se plaît à compenser les malheurs passés par un bonheur à venir, se plaît à croire que cette partie du nouveau - monde ne peut manquer de devenir une des plus florissantes contrées du globe. On va jusqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ses maîtres dans ses enfans. Osons résister au torrent de l'opinion & à celui de l'enthousiasme public. Ne nous laissons point égarer par l'imagination qui embellit tout, par le sentiment qui aime à se créer des illusions & réalise tout ce qu'il espère. Notre devoir est de combattre tout préjugé, même celui qui seroit le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit avant tout d'être vrai, & de ne pas trahir cette conscience pure & droite qui préside à nos écrits & nous dicte tous nos jugemens. Dans ce moment,

peut-être, nous ne ferons pas crus : mais une conjecture hardie qui se vérifie au bout de plusieurs siècles fait plus d'honneur à l'historien, qu'une longue suite de faits dont le récit ne peut être contesté ; & je n'écris pas seulement pour mes contemporains qui ne me survivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du soleil : eux & moi, nous ne ferons plus. Mais je livre mes idées à la postérité & au tems. C'est à eux à me juger.

L'espace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer, n'est que de soixante-sept lieues marines ; mais sur la côte leur étendue est en ligne droite de trois cens quarante-cinq depuis la rivière de Sainte-Croix jusqu'à celle de Savannah.

Dans cette région, les terres sont presque généralement mauvaises ou de qualité médiocre.

Il ne croît guère que du maïs dans les quatre colonies les plus septentrionales. L'unique ressource de leurs habitans, c'est la pêche, dont le produit annuel ne s'élève pas au-dessus de six millions de livres,

Le bled soutient principalement les provinces de New-York, de Jersey & de Pensylvanie. Mais le sol s'y est si rapidement détérioré, que l'acre qui donnoit autrefois jusqu'à soixante boisseaux de froment, n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie soient fort supérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'est pas possible d'en former beaucoup de nouvelles; & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline septentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité si inférieure; qu'ils sont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le sol de la Caroline méridionale & de la Géorgie, est parfaitement uni jusqu'à cinquante milles de l'océan. Les pluies excessives qui y tombent ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais où le

riz est cultivé au grand détriment des hommes libres & des esclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laissent ces amas d'eau si multipliés , croît un indigo inférieur qu'il faut changer de place chaque année. Lorsque le pays s'élève, ce ne sont plus que des sables rebelles ou d'affreux rochers , coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant se dissimuler que l'Amérique septentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres , imagina le puissant ressort des gratifications , pour créer dans cette partie du nouveau-monde le lin, la vigne, la soie. La pauvreté du sol repoussa la première de ces vues ; le vice du climat s'opposa au succès de la seconde ; & le défaut de bras ne permit pas de suivre la troisième. La société établie à Londres pour l'encouragement des arts, ne fut pas plus heureuse que le ministère. Ses bienfaits ne firent éclorre aucun des objets qu'elle avoit proposés à l'activité & à l'industrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne se con-

tentât de vendre chaque année aux contrées qui nous occupent pour environ cinquante millions de marchandises. Ceux qui les consommoient lui livroient exclusivement leurs indigos , leurs fers , leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reste du globe leur avoit donné d'argent & de matières premières , en échange de leurs bois , de leurs grains , de leur poisson , de leur riz , de leurs salaisons. Cependant la balance leur fut toujours si défavorable , que lorsque les troubles commencèrent , les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole ; & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces défavantages, il s'étoit successivement formé dans le sein des treize provinces une population de 2,981,678 personnes, en y comprenant quatre cens mille noirs. L'oppression & l'intolérance y pouvoient tous les jours de nouveaux habitans. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux : mais la paix le leur rouvrira ; & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais. Ceux qui y passeront avec des projets de culture

n'auront pas toute la satisfaction qu'ils se seront promise ; parce qu'ils trouveront les bonnes terres , les médiocres même , toutes occupées : & qu'on n'aura guère à leur offrir que des sables stériles , des marais mal-fains ou des montagnes escarpées. L'émigration sera plus favorable aux manufacturiers & aux artistes , sans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas sans témérité quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul , assez généralement difficile , devient impraticable pour une région dont les terres dégénèrent très-rapidement , & où la mesure des travaux & des avances n'est pas celle de la reproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une subsistance assurée dans ces provinces , ce sera beaucoup. Alors même les exportations se réduiront à rien ou à fort peu de chose : mais l'industrie intérieure remplacera l'industrie étrangère. A peu de chose près , le pays pourra se suffire à lui-même , pourvu que ses habitans sachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique septentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, & sur-tout que celui de la mère-patrie vous instruisse. Craignez l'affluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des loix; craignez une trop inégale répartition des richesses qui montre un petit nombre de citoyens opulens & une multitude de citoyens dans la misère; d'où naît l'insolence des uns & l'avilissement des autres. Garantissez-vous de l'esprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à mesure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre; n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aïssance & la santé dans le travail; la prospérité dans la culture des terres & les ateliers de l'industrie; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites prospérer les sciences & les arts qui distinguent l'homme policé de l'homme sauvage. Sur-tout veillez à l'éducation de vos enfans. C'est des écoles publiques, n'en doutez pas, que sortent les magistrats éclairés, les militaires instruits & courageux, les bons pères, les bons ma-

ris : les bons frères , les bons amis , les hommes de biens. Par-tout où l'on voit la jeunesse se dépraver , la nation est sur son déclin. Que la liberté ait une base inébranlable dans la sagesse de vos constitutions , & qu'elle soit l'indestructible ciment qui lie vos provinces entre elles. N'établissez aucune préférence légale entre les cultes. La superstition est innocente par-tout où elle n'est ni protégée , ni persécutée ; & que votre durée soit , s'il se peut , égale a celle du monde.

F I N.

